

# regards

PARAIT LE JEUDI

N° 203

2 DÉCEMBRE 1937

1 fr. 50  
1. 75 BELGES  
0. 35 SUISSE  
24 pages



Ils  
voulai<sup>ent</sup>  
faire  
de la  
FRANCE  
une  
nouvelle  
Espagne

NOTRE ENQUÊTE

# REGARDS sur



Léon Jouhaux, secrétaire général de la C.G.T., qui est allé à Moscou, accompagné de Schevenels, s'entretenir au nom de la Fédération internationale des Syndicats, avec les représentants des syndicats de l'U. R. S. S. Au terme de ces entretiens, les conditions de l'unité syndicale internationale ont été adoptées.



MM. Chautemps et Delbos photographiés à la Gare du Nord, à leur départ pour Londres où ils vont voir MM. Chamberlain et Eden, qui leur feront connaître les exigences hitlériennes formulées récemment à Lord Halifax, et auxquelles on souhaite que nos ministres répondent avec fermeté.



De graves désordres, provoqués par les « phalangistes » libanais, se sont produits récemment à Beyrouth. On voit ici une vue des bagarres entre phalangistes et policiers. Un tirailleur sénégalais a été tué.



L'aide à l'Espagne républicaine : ci-dessus, une des ambulances qui ont été équipées aux Etats-Unis avec l'argent versé par les acteurs d'Hollywood.



Une vue des 17 camions rassemblés samedi Porte d'Italie à Paris, avant leur départ pour l'Espagne. Ils transportaient le lait, les vivres, les vêtements et les médicaments, produit de la collecte des Jeunes Filles de France pendant « La journée du Lait ».



Le projet de loi gouvernemental pour les fonctionnaires a été voté samedi à 4 heures du matin par 521 voix contre 4. Ce projet ne donne pas encore entière satisfaction aux fonctionnaires, qui s'efforceront d'obtenir par la suite de nouveaux réajustements. Il comporte 400 millions de crédits pour le dernier trimestre 37 et 1.700 millions pour 1938. Sur la photo : une manifestation des fonctionnaires en 1935 contre les décrets-lois Laval.



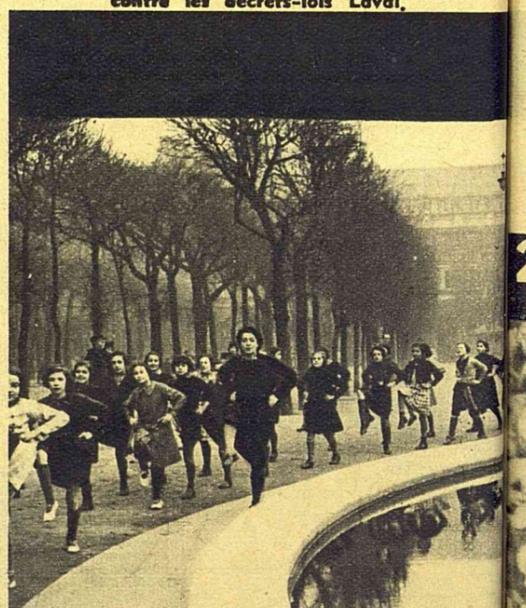
Le prix Jeanne Pallier, qui constituait le premier cross parisien, a été remporté dimanche par Poharec.



Le huitième match de football « Arsenal » contre « Racing » a été gagné à Colombes par l'équipe anglaise par 2 buts à 0.



Mlle Gruner, qui, à l'âge de 16 ans, a gagné dans les bois de Saint-Soud le cross de la première foulée.



Les jeunes élèves de l'école de la rue Vivienne, à Paris, prennent chaque matin leur récréation dans le jardin voisin du Palais-Royal.

On f...  
ou p...  
36...  
400...  
voilà...  
vent...  
L'Exp...  
l'Exp...

1. Des...  
ont eu...  
particip...  
cialeme...

2. Ces...  
inaptes...  
gras.

3. Une...  
veaux...  
lieu à...  
en vol.

4. M. L...  
les trou...  
la visit...  
région

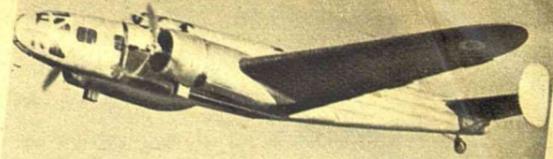
5. En l...  
former

6. Le...  
Berlin...  
pour a...  
n'avait...  
rive à l...

2



On ferme !... pour rouvrir au printemps, espérons-le. 36 millions de visiteurs, 400 millions de recettes, voilà des chiffres qui prouvent un formidable succès. L'Expo 37 a vécu, vive l'Expo 38 !

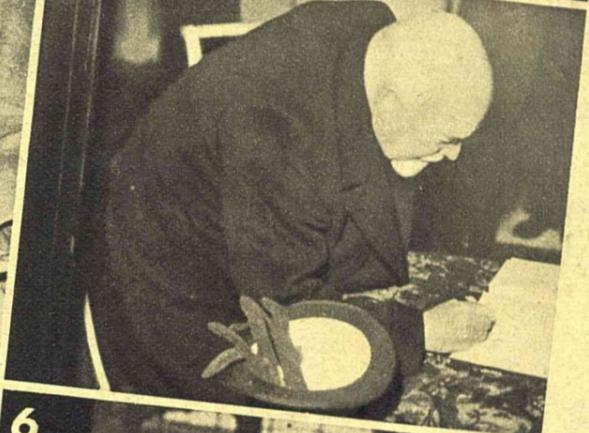


3

4



5



6



1. Des exercices de défense antiaérienne ont eu lieu près de Londres, auxquelles ont participé les cheminots, dans des trains spécialement équipés.

2. Ces lutteurs japonais ont été déclarés inaptes au service militaire. Ils sont trop gras.

3. Une intéressante présentation de nouveaux prototypes de l'armée de l'Air a eu lieu à Villacoublay. Voici un avion Bloch en vol.

4. M. Daladier, ministre de la Guerre, passe les troupes en revue à Metz au cours de la visite d'inspection qu'il a faite dans la région de notre frontière de l'Est.

5. En Belgique, M. Janson a enfin réussi à former un ministère.

6. Le correspondant de l'Agence Havas à Berlin, M. Ravoux, expulsé d'Allemagne pour avoir osé écrire que la fièvre aphteuse n'avait pas toujours épargné le bétail, arrive à la Gare du Nord.



# Les jeunes couvées des AILES FRANÇAISES

# P I L O T



Une  
grande  
enquête\*  
de  
Claude MARTIAL



Avant de prendre le départ, les pilotes lisent leur ordre de route.

**B**EAUCOUP de têtes brunes et blondes; des cheveux d'argent; pas de têtes blanches. Les pilotes français sont jeunes, et pour cause. Un dur métier. Un métier dangereux. Que j'es- saie, soudain, de dresser la liste de ceux que j'ai connus, depuis quinze ans, sur les terrains, ou dans les hangars, de ceux dont j'ai relaté les exploits, ou admiré, chaque fois aussi étonné, les merveilleux et modestes travaux, que de voix qui, jamais plus, ne me diront leurs espoirs. Que de grands noms inscrits sur la pierre blanche, ou, dorés, au flanc des carlingues.

Un dur métier, oui. Car le danger de l'aviation ne se mesure pas aux grands vols des longs courriers commerciaux. L'avion d'Air-France est au moins aussi sûr que la 10 CV de tourisme — et tellement mieux conduit.

Mais, il y a les raids. Les missions difficiles. Les records. Et les essais. Ah ! les pilotes d'essais. L'avion qu'on leur livre, un matin, tout flambant, tout vernis, sort de l'usine. Il est neuf, et il est nouveau. C'est le fauve soudain libéré — parfois quatre mille chevaux-vapeur en liberté — qui ne connaît pas encore son dompteur.

Eh bien ! il va falloir l'éprouver au maximum, faire gémir ses attaches, faire ployer ses ailes. Ce qu'on lui demande, au sortir du chantier, c'est le maximum, d'un coup. Ce sont des acrobaties qu'il n'aura jamais, tout au long de sa vie, l'occasion de rééditer.

Je pense aux essais à pleine charge, quand les moteurs ronflent éperdument. Quand le pilote en a plein les bras. Et puis, de très haut, le piqué à plein gaz vers la terre qui monte.

Ils sont étonnés, les pilotes étrangers, quand ils assistent, à Villacoublay par exemple, aux essais des prototypes. Chez eux, on ne demande pas à l'avion neuf le coefficient de sécurité que chez nous l'on exige. C'est tant pis pour les usagers, d'ailleurs.

Le pilote d'essai, le connaissez-vous ? C'est, pourtant, l'as des as, celui qui met au point l'avion de raid, avant que la vedette n'en prenne possession. Mais la vedette elle-même, presque toujours, est passée par les essais.

Il faut à ces hommes d'exception d'exceptionnelles connaissances. Au milieu des pires voltiges, ils sont là, la tête en bas, mais attentifs au moindre bruit anormal. Ils auscultent leur moteur, ils scrutent leurs cellules, à 500 à l'heure.

Et tout à l'heure, quand ils vont descendre, le cœur très calme, de l'avion tout courbattu, ils diront, précis, complets, les faiblesses et les qualités de l'appareil. Ils vont rectifier les calculs de l'ingénieur, critiquer les conceptions du constructeur.

Ainsi, d'un bout de l'année à l'autre. Chaque avion

(\*) Voir Regards du 25 novembre.

est une créature nouvelle, avec ses défauts propres. A chaque essai, il faut se déshabituer des réflexes que l'on vient d'avoir, la journée précédente, sur un appareil d'un autre type.

Les pilotes d'essai ne font pas toujours de vieux os. Ils ne font jamais fortune.

Et jamais ils ne connaissent la gloire, cette monnaie dorée qui paie, si mal, les exploits d'autres travailleurs des airs.

Cela est injuste. Pour les essayeurs militaires, surtout, qui ont la solde de leur grade — et ce ne sont pas des généraux qui font la mise au point — plus une prime qui n'est pas, assurément, à la hauteur de la bourse de combat d'un boxeur moyen !

Il y a, aussi, les pilotes des lignes commerciales. Des as, encore.

La ligne, ils la connaissent comme nous les couloirs de notre appartement. Ils savent où sont les zones dangereuses, les courants et les trous d'air. Ils connaissent l'emplacement de chaque cheminée d'usine, ces chevaux de frise qui défendent, dans le brouillard, l'accès des

aérodromes. Il leur faut, par n'importe quel temps, arriver à l'heure — et ne pas secouer les passagers.

Voler dans le brouillard, sauter les nuages d'orage, résister aux coups de tabac, et maintenir la moyenne. Cela en face d'un tableau de bord d'une complexité inouïe, chargé d'indicateurs, de manomètres comme ne l'est pas le tableau d'une centrale électrique.

Et puis, un beau jour, à la dix-millième heure de vol, s'abîmer, comme beaucoup, avec un appareil de quatre sous, dans une mission sans importance, parce qu'il faut, tout de même, que les plus petits services soient assurés.

Je me souviens du temps où l'on volait, chaque nuit, de Paris à Londres, pour le courrier, sur des avions bi-moteurs d'un type ancien et dangereux. A chaque voyage, anxieux, le radio du Bourget attendait l'annonce de l'arrivée.

Temps héroïques ! Ce sont eux qui ont formé nos pilotes ! Le matériel est rajeuni. Les lignes sont balisées. La liaison par radio sert de sans-fil d'Ariane aux pilotes civils. Le vol sans visibilité, cette gageure, est devenu une pratique courante.

Mais, aussi, les avions vont plus vite et sont de plus en plus chargés. Trente vies humaines, et plus, sont désormais suspendues à la science, au sang-froid du pilote. Il est, lui, tellement éprouvé et sûr que, jamais, les usagers de son aérobus n'ont un instant d'émol.

Est-ce qu'elle est, cette assurance faite de tant d'épreuves, estimée à sa valeur exacte ? Non, n'est-ce pas. Et moins encore le travail, aussi délicat, des pilotes militaires.

On ne manque pas de pilotes, malgré cela. Oh ! non ! Combien, qui ont rêvé de voler de leurs propres ailes, ne seront jamais que des passagers. C'est que l'on est devenu terriblement exigeant dans le recrutement des pilotes. Une visite médicale initiale d'une minutie extrême, avec le passage sous la cloche, des renversements ahurissants, des tourniquets de torture. Et puis, très souvent, le retour devant le stéthoscope, l'auscultation du cœur, des poumons, l'examen de la vue, des oreilles.

Défense d'avoir des vertiges ou des bourdonnements d'oreilles, des palpitations ou des nerfs dérégés.

(Voir la suite page 22.)



Avion à double commande de l'aviation populaire servant à la formation des jeunes pilotes.

# SAISES NOTES!

DIEUDONNE COSTES,  
glorieux pilote.



Ci-dessous: La terre res-  
semble de là-haut à un  
riche tapis aux teintes variées et largement dessinées.



Navire de l'air l'avion vo-  
gue au-dessus des nuages.



A droite: CODOS, qui vient, sur  
le « Chef Pilote Laurent-Guer-  
rero » avec son équipage REINE,  
GIMIER, VAUTHIER, de joindre  
en 60 heures Paris au Chili.





Des milliers d'êtres vivent ainsi, dans des maisons de verre. Ils nous sont presque étrangers, et, pourtant, ils vivent, mangent, rêvent et meurent sous nos yeux.

# Concierge de PARIS

Une enquête d'Henriette NIZAN

**P**OUR vivre dans la maison de verre du sage il faut, pense-t-on, des vertus peu communes. Qui donc a le cœur assez pur, mène une vie assez irréprochable pour affronter ainsi le regard et le jugement des autres hommes ?

Imaginez une chambre dont une cloison, d'opaque qu'elle était, devient soudain transparente. Quel curieux spectacle vont nous donner ses habitants, surpris dans leurs occupations quotidiennes et leurs rapports familiaux ? Des milliers de personnes vivent pourtant ainsi, en 1937, à Paris. Ce ne sont pas les membres d'une secte audacieuse, d'une association de précurseurs ou de philosophes, ils représentent plutôt l'étrange survivance de toute une série de coutumes parisiennes et leur vie, plus que toute autre, est régie par des us et par des coutumes.

Ces gens qui nous sont étrangers, ils vivent, mangent, rêvent et meurent sous nos yeux, si naturellement que nous n'y prenons même plus garde. Ils n'ont pour nous rien de caché et nous faisons fi de cette perpétuelle confiance : nous ne savons rien d'eux. Les actions de leur vie de chaque jour sont publiques, une extraordinaire injustice fait même que l'on peut dire qu'elles nous appartiennent sans qu'ils y gagnent rien en retour. Leur

sommeil ne leur appartient même pas, que nous pouvons troubler sans crainte de châtements.

Ces gens dont la vie privée et la vie professionnelle se confondent si étrangement, qui ont pour mission de veiller sur la vie privée d'autrui et ses plus intimes secrets, et sont placés à notre porte sur symboliser une certaine barrière qui sépare le monde extérieur d'un foyer qui, dit-on, est sacré, ce sont les 80.000 concierges du département de la Seine.

## PIPELET N'EXISTE PAS

Le vaudeville et la satire ont voulu faire des concierges des personnages conventionnels. A tort. Le ménage Pipelet n'est qu'un couple de concierges parmi bien des couples de concierges.

Il n'existe peut-être pas de corporation qui groupe une plus grande variété de types sociaux. Le « concierge type » n'existe pas, mais seulement des cas particuliers. Les concierges n'ont en commun, dirait-on, que la misère de leur condition, leur esclavage. Mais cette misère et cet esclavage revêtent des formes extrêmement variées. Ils vivent encore régis par des coutumes qui datent d'un ou de plusieurs siècles et sont soumis à tout un jeu de contraintes, de devoirs et de res-

ponsabilités. A chaque type de loge correspond un type de concierge et si cette diversité dans les mœurs apporte quelquefois des nuances plaisantes, elle en apporte le plus souvent d'odieuses.

Quand l'arbitraire règne, il est rare que les choses aillent bien.

Chacun de nous, Parisiens, connaît de ces loges-taudis des quartiers du centre de Paris, de l'île St-Louis, du Sentier, devant lesquelles on éprouve de la terreur et du dégoût — lorsqu'on enquête sur les concierges, c'est d'abord à ces loges que l'on pense, où des êtres humains habitent au fond de cours remplies d'immondices, dans des trous sans air, sans lumière et sans eau et doivent parfois, je n'invente pas, barricader leur porte, la nuit, avec des plaques de tôle, pour empêcher les rats et les cafards d'envahir le logement. Dans ces vieux quartiers pittoresques, tant aimés des demoiselles artistes qui déplorent sa progressive disparition; du côté de la rue Mazarine, de la rue de Seine, de la rue Visconti, de Notre-Dame à l'Institut, j'ai vu des concierges, par dizaines qui semblaient mourir de cette même maladie qui noircit et ronge les vieilles pierres de Paris. J'en ai vu de jeunes qui luttèrent encore contre la crasse qui montait tout autour d'elles. Elles brossaient et lavaient sans cesse des escaliers et des cours horribles qui sentaient l'urine et la mort. Il y avait dans leur regard une espèce d'angoisse de devoir sans relâche lutter contre cet ennemi trop puissant.

## VOIR CLAIR

L'une d'elles, sur ma demande, posa pour le photographe de « Regards ». Elle venait de balayer un escalier en ruines: un tas de poussières, près d'une poubelle, en faisait foi. Elle s'immobilisa pourtant un instant, le balai à la main, sous le projecteur. Et voilà soudain que son visage change, elle abandonne la pose et balai de nouveau. Il la plaisante amicalement, mais elle, le visage grave : « Je profite de la lumière de votre projecteur pour enlever la saleté. En ce moment, j'y vois clair... »

La femme la plus amoureuse de propriété s'habituait en effet, faute de soleil, et les premières révoltes passées, à vivre dans ces puits infects. On se fait, hélas ! à la crasse et à la misère mêmes. Je n'ai pas entendu beaucoup de ces concierges-là se plaindre. Elles sont presque trop malheureuses pour le faire. Leur loge, elles lui trouvent toujours des qualités que les autres loges n'ont pas. Elles en meurent pourtant, plus ou moins vite. Dans ces vieux quartiers j'ai vu plus de vingt femmes, encore jeunes souvent, mais presque sourdes, presque aveugles et comme frappées par la misère d'une sorte de stupeur.



Une loge bien propre, bien claire, dans un immeuble neuf. Il est agréable d'y vivre, de l'aménager avec goût. Mais pour une seule de cette sorte, combien y en a-t-il, ressemblant à des puits infects, où la femme la plus amoureuse de propriété s'habituait à vivre dans la poussière.

## LE SALAIRE

Il faut être juste, toutes les loges ne sont pas des taudis aussi évidents. Il y a même dans certains immeubles modernes de fort belles loges, et c'est la moindre des choses puisque, jusqu'à présent, la loge du concierge est le seul élément de son salaire auquel il ait droit sans contestations possible. Lorsqu'elle est malsaine, il y a, de la part du propriétaire, un véritable vol, et l'on ne permettra de dire qu'à mon sens, il n'est pas d'immeuble parisien antérieur à 1900 qui possède de loge qui ne réponde à la définition même du taudis.

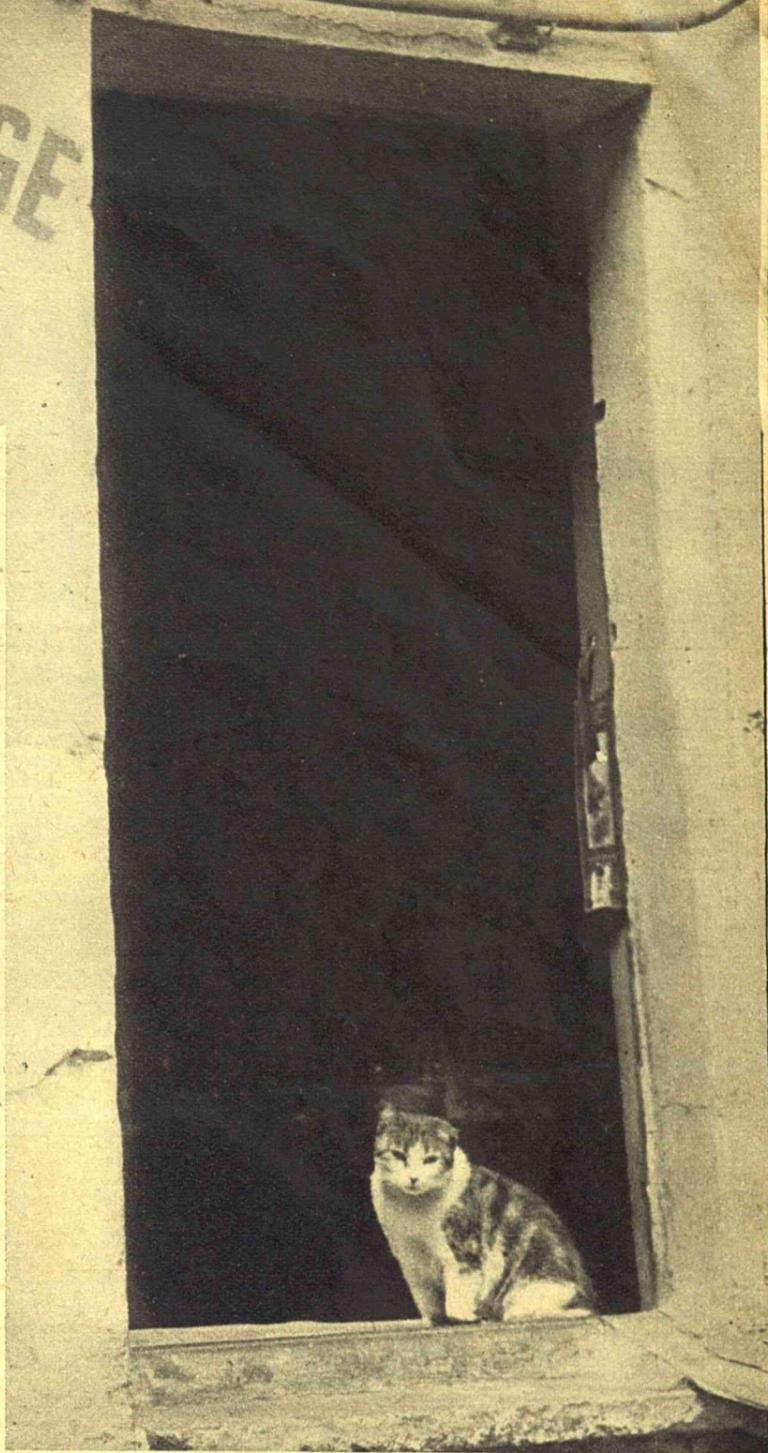
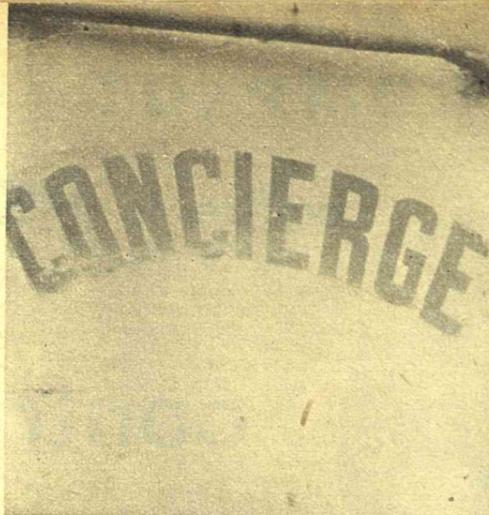
J'ouvrirai ici une parenthèse. On sait que le salaire d'un concierge n'est pas une chose fixe ni certaine, que cette profession ne bénéficie encore ni des nouvelles lois sociales, ni du contrat collectif. Le salaire d'un concierge comporte trois éléments principaux : le salaire proprement dit, qui est essentiellement variable : l'une gagne 2 francs par jour, parfois même 1 franc seulement. Oui, vous avez bien lu, 365 francs par an; l'autre, plus favorisée, arrivera jusqu'à 200 ou 300 francs par mois, et c'est presque un maximum.

Le deuxième élément de ce salaire, ce sont les « étrennes » données par le propriétaire et les locataires, le « denier à dieu » remis par un locataire nouveau au moment de son emménagement, les petits pourboires distribués de temps en temps pour des services rendus. Seulement, tous ces petits cadeaux sont absolument facultatifs. Les étrennes représentaient naguère 5 % du loyer, mais nul n'a le droit de les exiger et, comme me le disait une concierge de la rue de Cligny, depuis ces dernières années, à cause des difficultés de la vie, ils ont sensiblement diminué, lorsqu'ils n'ont pas complètement disparu...

Bien plus, le salaire proprement dit du concierge, ce pauvre salaire dérisoire, ne lui est même pas garanti s'il n'a pas soigneusement exigé du propriétaire un engagement écrit. Avant la loi du 2 août 1868, lorsqu'il y avait contestation à propos du salaire, le propriétaire était cru sur sa simple affirmation, la parole du concierge n'ayant pas la même valeur que la sienne. Aujourd'hui, la décision du juge doit être déterminée selon les règles de preuve du droit commun et l'on peut aussi faire appel à des témoins. Toutefois si le concierge n'a point de preuve écrite et que le salaire en litige excède 500 francs, il n'a pas le droit de faire la preuve par témoins et le juge reconnaît comme exacte la somme reconnue par le propriétaire... comme avant 1868 !

Comment donc les concierges ont-ils accepté si longtemps des conditions aussi injustes, aussi vétustes ? Pour plusieurs raisons dont la première est justement cet important élément de leur salaire : le logement. La crise des petits loyers est une chose qui existe et la nécessité d'un toit, quel qu'il soit, a décidé les concierges, comme aussi les gens de maison, à accepter bien des injustices.

# Concierges



Dans certaines loges taudis du centre de Paris, de l'île Saint-Louis, du Sentier, les concierges doivent barricader leur porte, la nuit, avec des plaques de tôle, pour empêcher les rats d'envahir le logement. En sachant cela, on se rend mieux compte que le matou n'est pas un compagnon sans utilité.

Dans les vieux quartiers, elles sont nombreuses ces vieilles femmes qui se sont lentement asphyxiées au fond de cours sans air.

concierges ! Pourtant, Mme C... est très inquiète, elle me confie : « Mon mari va bien mal, il maigrit et sa figure se creuse. Il a perdu 8 kilos dans l'année. J'ai d'abord cru que c'était l'estomac. Je l'ai accompagné à l'hôpital il y a deux semaines. Voilà que le docteur me dit : « Votre mari est gravement intoxiqué. » Il me pose des questions, enfin, bref, il me dit que mon mari est en train de s'asphyxier lentement à cause du gaz carbonique de la chaudière. C'est lui qui la remplit et la nettoie chaque jour. »

— Vous n'avez pas parlé de ça au propriétaire ?

— Si, mais ça lui est bien égal, il le prend de haut : « Vous êtes bien payés, vous avez une belle loge, pas d'histoires ! »

— Et l'inspecteur du Travail ?

— Pensez-vous ! si un inspecteur, sur notre demande (car il n'y a pas d'inspection du travail dans les immeubles d'habitation) exigeait une meilleure aération de la cave, nous ne ferions pas long feu ici, nous serions vite renvoyés ! Le propriétaire n'aime pas les dépenses inutiles. Que rapporterait l'aération de la cave ?

En effet, M. C... n'a que le choix de mourir ou de quitter sa jolie loge où il pourrait être heureux. Dans l'un ou l'autre cas, il sera, tant que les choses n'auront pas changé, remplacé par un autre concierge, et l'histoire recommencera.

## LA BELLE LOGE

Je suis allée rendre visite à M. et Mme C..., qui tiennent dans le XVI<sup>e</sup> arrondissement une belle loge moderne, dont la porte, gris Trianon, a de petits carreaux cernés d'arabesques. M. et Mme C..., que je connais depuis qu'ils occupent cette loge, c'est-à-dire depuis quatre ans, ont un petit garçon de sept ans qui fait ses devoirs dans la loge, un petit garçon gentil, qui a des végétations, mais qui est tout de même bien déluré et quitte vingt fois son devoir de calcul pour renseigner les gens et recevoir les livreurs des Grands Magasins. Devant le petit Jac-

quot, sur la table, il y a un napperon en filet et sur le napperon un vase rond en cuivre repoussé avec du feuillage stérilisé dedans. Au fond de la pièce, un buffet moderne, bien brillant, avec glace biseautée, sur le buffet un service à liqueurs argenté qui n'a jamais servi, au plafond, une coupe d'albâtre rosé, à glands de soie grise. C'est une belle loge, avec une fenêtre sur la rue, un petit réduit pour le lit des parents et celui du petit, une penderie et même un bout de cuisine.

M. et Mme C... ne sont pas malheureux. Ils gagnent à eux deux 1.000 fr. par mois, ce qui est magnifique pour des

Combien de jeunes femmes, qui brossent et lavent sans cesse, luttant contre cette maladie qui noircit et ronge les murs de Paris.

N° 203

regards

PAGE 7

(A suivre.)





# COMPLIT

contre le PEUPLE

# Crime contre la FRANCE

## CE QU'ON DIT DANS LE « MILIEU »

La découverte du complot monté par le C. S. A. R. a produit une grosse impression dans le « milieu » de Paris, de Saint-Denis et, vraisemblablement dans celui de Marseille. Beaucoup de gens qui, sans doute, ne se sentent pas la conscience tranquille, ont jugé bon de se cacher. Les autres s'abordent avec des mines inquiètes, des paroles mystérieuses. Un vent de panique souffle sur ces « Messieurs-Dames ». Peut-être parce qu'ils sont tous du P.P.F. et qu'ils craignent que l'enquête ne s'étende à ce parti et n'apporte d'étranges révélations.

En tout cas, nous avons pu faire parler deux de ces gentlemen, et nous avouons que leurs dires nous ont paru témoigner d'une grande connaissance de l'action fasciste en France.

Le premier nous a parlé d'un personnage dont le nom n'a pas encore été mentionné dans l'enquête en cours. Et voici ce qu'il nous a dit :

— Il s'agit de Marius Bisson, fils d'un millionnaire, avec lequel il habite dans la banlieue. Ce Bisson a commencé par être garde du corps de Bokanovsky, ancien ministre de l'Air, au cours d'une campagne électorale à Saint-Denis. A cette occasion, Bisson fonça avec son auto dans un groupe de manifestants communistes. Il fut chef des troupes de choc de la Solidarité Française, passa ensuite au parti « national-social » de Jean Hennessy où il s'occupait aussi des troupes de choc. En 1935, lui et un autre membre du parti « national-social », M. Escoffier, se sont rencontrés au restaurant Mollard, place Pigalle, avec 17 représentants du « milieu », sous la présidence de Georges Haineaux, le Jo-les-Cheveux-Blancs de l'affaire Stavisky. Au cours de ce repas, une collaboration étroite a été envisagée entre le « milieu » et le fascisme. Cette tendance de Bisson à frayer avec les hommes du « milieu » a été combattue par Hennessy. Là-dessus est arrivée la dissolution du parti national-social.

« Quand Hennessy s'est présenté à Nice, Bisson est allé faire sa campagne électorale, emmenant avec lui un groupe de marlous de Montmartre. Voyant le désaccord qui régnait entre les fractions fascistes, Bisson a, dès 1935, envisagé la création d'une organisation de combat secrète, sur le modèle des carbonari, avec rites d'institution secrets, serments de fidélité et CAGOULES, pour imiter le Ku-Klux-Klan. Comme signe de ralliement Bisson proposa un insigne discret au revers du veston : une épingle à tête de nacre.

« Actuellement, il fréquente la phalange espagnole de Paris, établie rue de l'Assomption, dans une maison de retraite ou une pension religieuse.

intermédiaire en cette affaire pour les « cagouleurs ». Si l'on veut savoir quelque chose sur l'assassinat de Juif et sur l'activité de M. E. Deloncle, il faut interroger Fromont.

La Sûreté pourrait encore tâcher de savoir qui sont ces Français qui, en accord avec les contrebandiers belges, vont chercher des armes en Allemagne et les introduisent ensuite en France, comme nous l'avons expliqué. Ne pourrait-elle demander à la police belge de voir si, par hasard, on ne pourrait trouver des dépôts d'armes destinées à passer en France à Boussu, à Warquignies et dans le bois de Colfontaine, à quelques mètres de la frontière française.

Il y a encore autre chose, dont personne n'a parlé. On sait que Jacobiez et que Gabriel Jeantet fournissaient au « C. S. A. R. » des armes en provenance de Suisse. Ces armes étaient italiennes, mais pour la facilité du trafic, on les faisait passer d'Italie en Suisse, et de là, en France.

Le centre de ce trafic d'armes, nous ne pensons pas l'apprendre à la police, est situé dans le Valais. Or, on raconte dans le Valais une histoire bien curieuse.

L'hiver dernier, comme de coutume, les habitants de la petite ville d'Arolla l'abandonnèrent pour descendre

qui ?

passer la mauvaise saison à Sion. Ceci, parce que Arolla est, pendant l'hiver, complètement coupée du monde extérieur par les neiges.

Le printemps venu, les habitants d'Arolla remontèrent chez eux, et quelle ne fut pas leur surprise de constater que leur ville avait été complètement dévalisée par une bande de malfaiteurs dont on trouva les traces. L'opinion officielle sur cette histoire est que, au risque de disparaître à tout jamais dans les traîtrises de la montagne, d'audacieux contrebandiers de la Valpelline italienne sont venus dévaliser la ville abandonnée. Mais les contrebandiers suisses, eux, ont une tout autre version. Elle est si grave qu'on hésite à la rapporter. La voici :

— Les gens qui sont venus à Arolla pendant l'hiver ne sont pas des contrebandiers, mais des soldats italiens qui amenaient des armes. Ces armes ont été prises par des Français qui les ont amené en France.

Les contrebandiers suisses n'en disent pas plus long. Mais ils hochent la tête avec un air qui en dit assez. Ont-ils raison ? Ont-ils tort ? Nous l'ignorons.

Mais supposons qu'ils aient raison. Ne peut-on pas alors se poser des questions troublantes ? Par exemple celles-ci : cette expédition n'était-elle pas commandée par le commandant italien Boccadoro, mêlé depuis à l'affaire Juif ? Ce dernier n'en faisait-il pas partie ? Et n'est-ce pas parce que, pris de peur devant les proportions effrayantes que prenait le trafic d'armes, il aurait voulu se retirer du complot qu'on l'a exécuté ? De même, Jacobiez, et peut-être Gabriel Jeantet ne savent-ils rien de cette affaire ?

Qu'on ne s'y trompe pas. Nous ne faisons ici que poser des questions sans arrière-pensée. Qu'on nous montre qu'elles ne se posent pas, et nous le reconnaitrons.

Mais, même si les contrebandiers suisses donnent une fausse explication de l'affaire d'Arolla, une chose reste indiscutable : dans le Valais suisse, principalement à Fionnay et à Arolla, s'exerce une intense contrebande d'armes : d'Italie en Suisse et de là en France. Et Jacobiez, comme Gabriel Jeantet, le savent, et ils savent à qui, en France, ces armes sont destinées.

**D**ÉCOUVERTES de dépôts d'armes clandestins pleins de mitrailleuses, de grenades, d'explosifs, de munitions, d'équipements militaires... Mises à jour un peu partout d'abris blindés, de blockhaus, de souterrains munis de postes émetteurs de T.S.F., de cachots secrets... Arrestations de trafiquants d'armes, d'espions, d'hommes d'affaires, de personnalités politiques... Découvertes de plans de guerre civile, de listes de personnalités républicaines à arrêter et à exécuter, de documents prouvant l'organisation militaire, avec troupes de choc, bureaux de renseignements, liaisons étrangères, de ceux qui rêvaient de renverser le régime et de lui substituer une dictature sanglante à la Franco... Tout cela peut faire rire — mais rire jaune, d'un rire inquiet, parce qu'elle y est compromise — une certaine presse aux ordres de l'étranger... Ma's tout cela ne fait pas rire le peuple français. Tout cela, au contraire, l'inquiète et le fait dire avec force sa volonté de ne pas se laisser égorger, sa volonté de voir les coupables, tous les coupables, si haut placés fussent-ils, châtiés et mis hors d'état de nuire.

Il sent, ce peuple français, que l'affaire ne fait que commencer et il réclame la lumière, toute la lumière. Il veut qu'on aille jusqu'au bout, même si au bout, sur tout si au bout on doit trouver des personnages ci-devant investis de fonctions gouvernementales, même si au bout on doit trouver Mussolini ou Hitler. SURTOUT SI ON DOIT LES TROUVER.

Nous ne ferons pas ici l'historique de ce que le ministre de l'Intérieur, pesant ses termes, a appelé : « un véritable complot contre les institutions républicaines... (présentant) un caractère indiscutable de guerre civile... » Cet historique, nous ne le ferons pas, parce qu'il est présent à toutes les mémoires, mais nous essayerons de mettre en lumière quelques points qu'on a recouverts d'ombre, et dans la mesure de nos moyens nous proposerons quelques chemins où l'enquête aura intérêt à s'engager.

## D'OU VIENNENT LES ARMEMENTS SAISIS ?

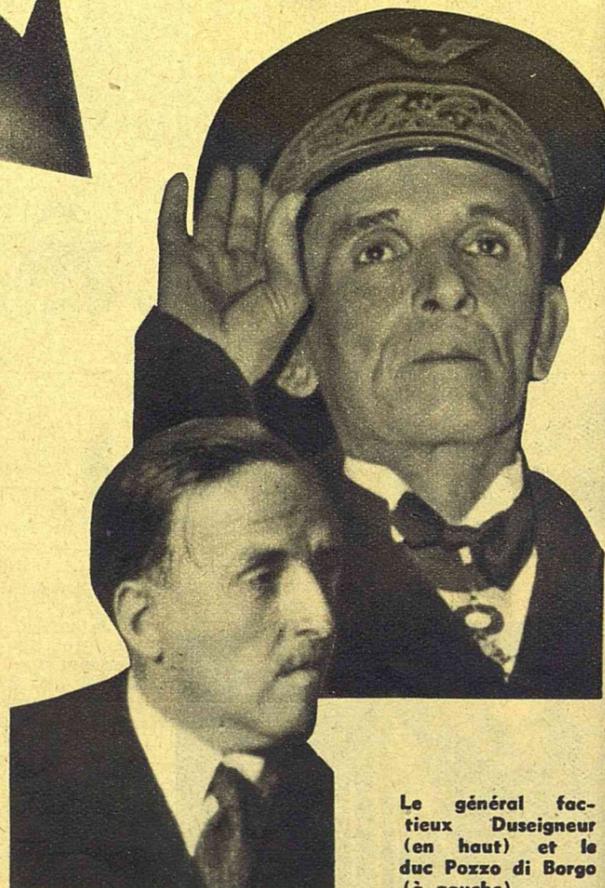
Voici trois semaines, avant même qu'on parle du C. S. A. R., nous dénoncions le trafic d'armes qui se faisait à la frontière franco-belge. Nous montrions que les trafiquants d'armes, avec la complicité des organisations fascistes belges ravitaillaient les fascistes français en armes de provenance allemande. Nous disions que ces armes étaient introduites en France dans des péniches. Aujourd'hui que des administrateurs de la « Caisse Hypothécaire Maritime et Fluviale » sont impliqués dans le complot, nous posons une question :

— La Caisse Hypothécaire Maritime et Fluviale peut-elle nous dire si elle connaît ces péniches ?

Autre chose. Au mois d'août dernier, les douaniers du poste de Hestrud, près de Maubeuge, découvraient 14 fusils anti-tanks de marque allemande dans une auto montée par deux frères, établis négociants en charbon rue de Waelhem à Bruxelles. Un des deux trafiquants put regagner Bruxelles tandis que l'autre était incarcéré à la prison d'Avesnes. Quelques jours plus tard, on le relâchait avec un non-lieu. A Bruxelles ou, sur dénonciation le Parquet s'était transporté au domicile de mes deux trafiquants d'armes, on découvrit un véritable parc d'artillerie. Cependant, là aussi, intervint un non-lieu.

Nous demandons au Parquet d'Avesnes si ce n'est pas sur l'intervention d'un « cagouleur » influent qu'il a fait relâcher notre trafiquant d'armes. Nous demandons également à la Sûreté si elle ne peut savoir du Parquet de Bruxelles pourquoi il n'a pas poursuivi. N'est-ce pas à la suite d'une pression faite par une haute, très haute personnalité de Rex ?

Nous voudrions demander bien autre chose encore à la Sûreté. Et d'abord s'il ne lui est pas possible de faire interroger l'armurier anversois FROMONT, chef d'une section rexiste, représentant d'une fabrique allemande d'armes, et fournisseur attitré des « cagouleurs ». C'est ce Fromont qui vendait des armes à Augustin Juif,



Le général factieux Duseigneur (en haut) et le duc Pozzo di Borgo (à gauche).

Eugène Deloncle, ingénieur-conseil des Chantiers de Penhoët, a été arrêté place du Théâtre Français. Cet ancien membre de la Chambre de Commerce est un des agents d'exécution du complot monté contre notre pays.

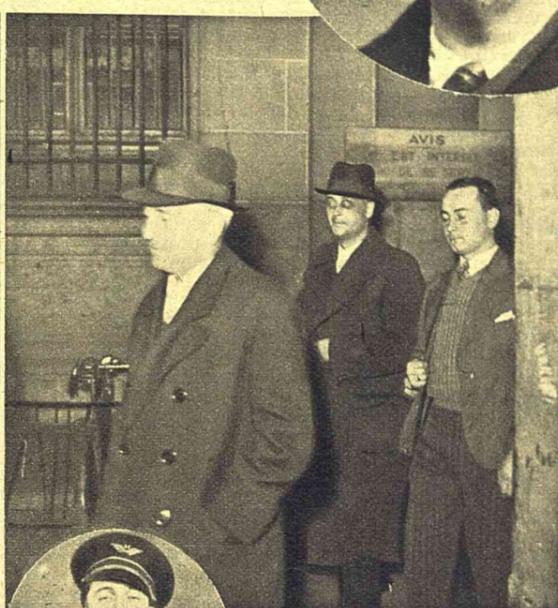
Ci-dessous: Lemaesquier, administrateur de la Caisse hypothécaire, (à gauche) et Maneby, comptable (à droite) après leur arrestation.



Rue de Provence, l'entrée de l'immeuble où siégeait la fameuse « Caisse hypothécaire maritime et fluviale », que dirigeait Deloncle.



Mme Deloncle compulse des papiers de son mari.



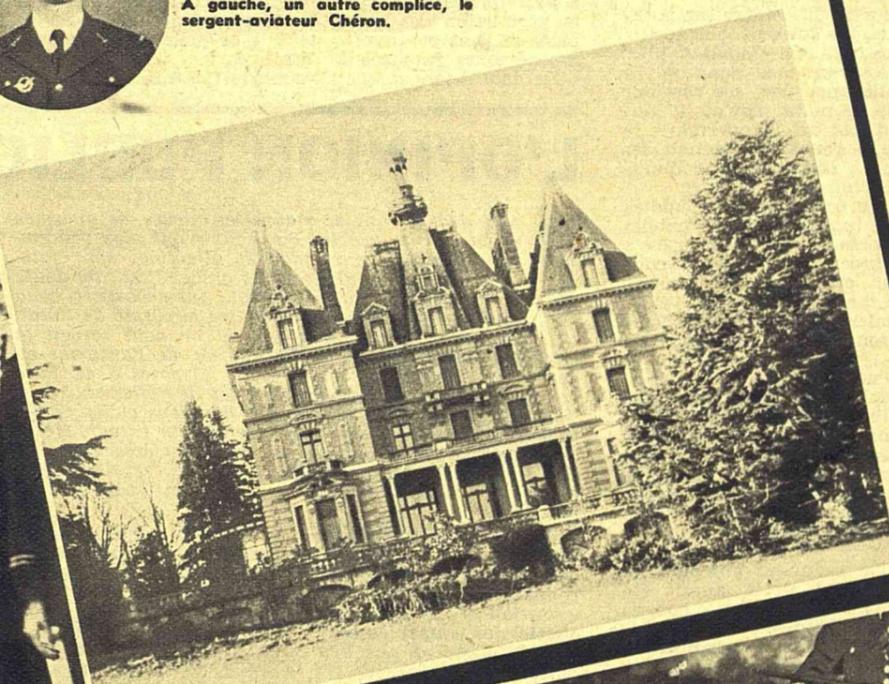
A gauche, un autre complice, le sergent-aviateur Chéron.



Comme Franco, nos factieux alliés à Hitler cherchent à entraîner des Nord-Africains. Voici trois Algériens, agents recruteurs de malheureuses dupes, et qui étaient en liaison avec « Le Courrier Royal », du comte de Paris.



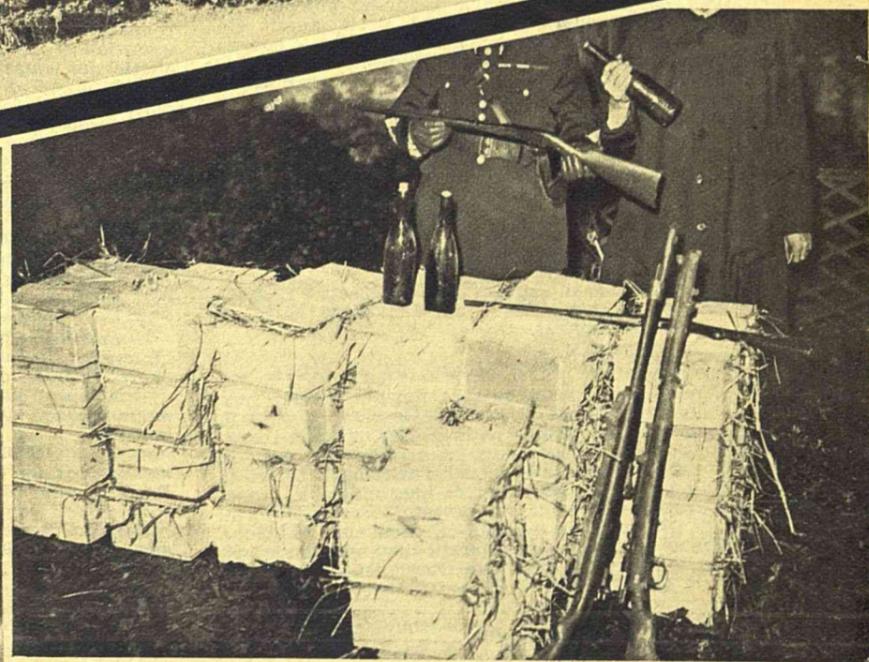
Ci-dessus « le prince », comme l'appellent nos royalo-hitlériens, descend d'avion à Bruxelles après qu'il eût dû quitter la Suisse. A gauche, « la princesse » (sic), derrière le comte de Paris: M. de la Rocque, frère de « l'autre ».



Le château de Versoix, près de Genève, où le Comte de Paris reçut plusieurs centaines de conspirateurs à fleur de lys, venus des départements français.



Dans le quartier des Invalides, en plein Paris, on a trouvé tout un arsenal dans la cave de l'architecte Parent.



Les caisses pleines de fusils-mitrailleurs, de grenades et de cartouches découvertes à Villemomble, dans une villa dépendant de la municipalité réactionnaire.

« A noter que Bisson est très intime avec Dutil, jadis rédacteur au *Quotidien*, puis à l'*Assaut* de Fabre-Luce, et à l'*Insurgé*, en dernier lieu. »

Nous avons rapporté fidèlement ici, les propos qui nous ont été tenus.

Nous demandons que Marius Bisson, Escoffier, Georges Haineaux et Dutil soient entendus par les enquêteurs.

Nous avons dit que nous avions encore vu un autre « homme du milieu ». Celui-ci nous a parlé de la « bande corse ».

La « bande corse », tout le monde la connaît; Carbone, Venture, Spirito, et plus haut, Sabiani, Carbuccia et Chiappe. Selon notre informateur, cette bande aurait joué un grand rôle dans le complot du C.S.A.R. Elle était chargée de la partie « pratique » du travail : contrebande d'armes, recrutement d'hommes de mains, etc... Elle était commandée par un certain Pinessi, un des plus gros « caïds » du « milieu ». Ce même monsieur — il n'est pas inconnu de la Sûreté — au 6 février 1934, commandait les marlous qui participaient au coup d'Etat. Il se vantait de passer la nuit du 6 au 7 février dans le lit de M. Albert Lebrun. Excusez du peu!

Ajoutons encore que cet individu est le mari d'une jolie actrice de l'écran, de nationalité hongroise, si nous ne nous trompons pas, et qui fut accusée naguère d'appartenir à la Gestapo.

Nous espérons que les enquêteurs auront à cœur d'éclaircir le rôle de cette fameuse bande corse. Et n'oublions pas que Pinessi et consort ne sont que des exécutants. *Leurs chefs sont des personnages de grosse, de très grosse importance.*

#### PLAN DE LA GUERRE CIVILE

On raconte encore autre chose, dans le milieu, beaucoup d'autres choses. C'est ainsi que dans un café où se rencontrent quelques « caïds » influents, nous avons pu réunir quelques indications sur les projets des conspirateurs.

Le coup d'Etat, paraît-il, devait éclater le 16 octobre. C'est pourquoi, depuis longtemps, les journaux d'extrême-droite annonçaient pour cette date une « insurrection communiste ». Vous ne comprenez pas? Bien simple, pourtant : le 16 octobre, le C. S. A. R. provoquait une émeute qu'il baptisait « communiste ». Il descendait alors dans la rue sous prétexte de défendre l'ordre et tentait sa chance. En même temps, cette date qu'on prononçait : « 16 octobre », prévenait les membres du C.S.A.R. qu'ils devaient se tenir prêts pour cette date.

A noter que la droite parle toujours de « complot communiste » mais que c'est bien entendu toujours chez des gens d'Action Française, des Croix de Feu et des amis de Doriot qu'on trouve des armes.

Donc, le grand soir était pour le 16 octobre. Mais là-dessus, survint l'affaire La Rocque-Tardieu, qui appela l'attention sur l'activité fasciste. Mauvais moment pour tenter un coup d'Etat. La presse annonça donc que, à la suite des révélations par elle apportées, les communistes avaient reculé leur coup de main jusqu'au 15 novembre. Et en effet, la nuit du 14 au 15 novembre, le gouvernement, qui savait à quoi s'en tenir, prenait ses précautions, non contre une « insurrection communiste », mais contre un coup d'Etat du C. S. A. R.

A-t-on remarqué que c'est précisément immédiatement après le 15 novembre que la Sûreté rendit publics les agissements des « cagouleurs » déjà dénoncés à plusieurs reprises, et avec des précisions, par notre confrère *L'Humanité*? Ne peut-on croire que le ministre de l'Intérieur, par peur d'une tentative de coup d'Etat, se décida brusquement à dévoiler l'existence d'un complot qu'il aurait voulu approfondir plus longtemps s'il en avait eu le loisir?

Le coup de main, paraît-il encore, devait être appuyé par des troupes coloniales, notamment des tirailleurs sénégalais de la région de Senlis, et des aviateurs, qu'aurait commandés un ancien ministre de l'Air, dont les attaches avec les fascistes sont notoires. Il devait être le signal d'une intervention étrangère, pour lui venir en aide, sur les Pyrénées, les Alpes et le Rhin. Les insurgés français auraient été sous les ordres de généraux dont l'un, Duseigneur, a été arrêté, et de nombreux officiers supérieurs.

Toujours d'après ce que nous avons pu entendre, le service de renseignements du C. S. A. R. aurait été fourni par les « Services de Renseignements » constitués depuis longtemps à l'Action Française.

Ces services de renseignements, véritable organisation d'espionnage liée, la chose paraît certaine, à la Gestapo hitlérienne, et sans doute aussi à l'O. V. R. A., fonctionnaient dans les ministères, les bureaux d'états-majors, les services publics, les grandes administrations. C'est là qu'apparaît en plein le caractère criminel et de haute trahison du complot.

N'est-ce pas ce qu'a voulu dire Marx Dormoy dans son communiqué : « ...on se trouve en présence d'une organisation secrète, paramilitaire, entièrement calquée sur les services de l'armée... » ?

Les faits que nous rapportons sont-ils exacts? Il serait instructif de le demander à M. Del Sartre et à ses chefs : Daudet, Maurras.

#### DE DUSEIGNEUR A DI BORGIO, ET LA SUITE...

Le général Duseigneur, qu'on a fini par arrêter n'est pas, comme on feignait de le croire, le chef du C.S.A.R. C'est seulement un maillon de la chaîne qui relie l'organisation à son vrai chef, mais un maillon bien curieux.

Voici deux ans, il était colonel d'aviation à Chartres, et menait parmi ses subordonnés une inlassable propagande Croix de Feu. Il quitta cette association avec Pozzo di Borgo, lorsque celui-ci, trouvant le colonel « trop mou », chercha un aspirant-dictateur d'une poigne plus solide. C'est alors que Duseigneur et di Borgo fondèrent les *Comités d'Action Défensive*, comités répandus dans toute la France.

Le but de ces Comités? On le trouve défini dans un appel paru dans le journal *Choc* du 5 novembre 1936. Le voici :

« Combattre le Bolchevisme. IDEE CONTRE IDEE ACTION CONTRE ACTION. »

« Ils (ces comités) se doivent d'être prêts à l'une comme à l'autre de ces formes de la lutte. »

En bon français, ces comités soi-disant « défensifs » ont l'allure singulièrement batailleuse.

Mais il y a autre chose. Cet appel, signé par di Borgo et Duseigneur, a paru dans *Choc*, dans *Choc*, le journal du colonel Guillaume, qui patronne JACQUES DORIOU, dans *Choc* où ont paru, sur l'instigation de TARDIEU, les accusations contre le colonel de La Rocque, rival gênant.

DUSEIGNEUR, que *L'Humanité* accuse en toutes lettres d'être un agent des services secrets hitlériens, POZZO DI BORGIO, tous les deux arrêtés, sont en relations avérées avec GUILLAUME, DORIOU et TARDIEU.

En toute bonne foi, est-il niabile qu'il y ait une utilité primordiale à interroger les trois dernières personnalités que nous venons de citer?

#### HIC FECIT... CUI PRODEST...

Le vieil adage latin est toujours vrai : « Celui-là a commis le crime, à qui le crime a profité? » Voyons donc à quels personnages profiterait un coup d'Etat fasciste, comme celui que projetait le C.S.A.R.

Il faut voir d'abord que les deux cents familles sont étroitement mêlées au complot. C'est ainsi que le comte de la Motte-Saint-Pierre est de la Compagnie des Cultures Coloniales, de la Nosibéenne d'Industries agricoles, de la Compagnie Agricole et Sûcrière de Nossi-Bé, des Mines de l'Escarcelle, etc... Par sa famille, il est allié aux WENDEL et à toutes les entreprises portant ce nom fameux.

Un autre des conspirateurs, Hubert Pastré, touche à la Banque Daniel Dreyfus, au Cercle de Monaco, aux Chargeurs Réunis, Etudes de Matériel de Protection, Entreprises et Travaux de Fortifications, etc...

Un autre encore, Eugène Deloncle, ancien président du parti national et social — à propos ne connaîtrait-il pas le Bisson dont nous parlons plus haut? — touche aux Chantiers de Penhoët, à la Caisse Hypothécaire Maritime et Fluviale, à des sociétés de navigation, etc..., le duc Pozzo di Borgo...

Mais inutile d'aller plus loin, il y a les annuaires financiers pour montrer, clair comme le jour, que tous les gros bonnets du C. S. A. R. mis en cause aujourd'hui sont des représentants authentiques des deux cents familles.

On voit à qui le coup d'Etat devait profiter.

Mais il devait profiter aussi à l'Allemagne et à l'Italie! Ceci est évident. Dans quelques jours, paraîtront des documents saisis à Barcelone et montrant que, depuis 1931, les fascismes allemand et mussolinien s'étaient ligüés pour travailler en commun dans la péninsule. Il vient immédiatement à l'esprit qu'il doit en être de même en France.

A remarquer aussi que toutes les armes saisies sont, soit allemandes, soit italiennes. Or, chacun sait que rien, à plus forte raison des armes, ne sort de ces pays sans la permission des autorités. Chacun sait aussi que ces pays ne sont pas avarés de leur or pour stipendier des mouvements fascistes à l'étranger.

De quoi il ressort que l'argent du C.S.A.R. a été fourni

par les deux cents familles, mais aussi, mais surtout, par l'Allemagne et l'Italie.

Et si le coup d'Etat avait réussi, qui aurait pris le pouvoir? On nous a dit : « Deloncle est le grand chef du C. S. A. R. » Allons donc! Est-ce lui et Moreau de la Meuse qui auraient occupé les ministères après la prise du pouvoir?

« Hic fecit, cui prodest... » encore une fois. Il suffit de voir qui, en France, aurait bénéficié d'un coup d'Etat fasciste.

Dans certains milieux, on raconte à ce sujet une étrange histoire, en relation avec des récents et retentissants procès. Il paraîtrait que, voici à peu près un an, les divers chefs fascistes décidèrent de passer à l'action immédiate. Le colonel de La Rocque, préférant peut-être attendre et se réservant pour une action personnelle, les autres conjurés décidèrent de se venger, et de se débarrasser de l'ambitieux. Ceci expliquerait les attaques dont La Rocque fut victime de la part de ses anciens amis, qui connaissaient de longue date la vénalité de Casimir. Telle serait la vraie raison de son exécution.

Or, qui a exécuté La Rocque? Pozzo di Borgo, homme à tout faire de Tardieu, Tardieu lui-même, Guillaume, Ch'appe et Doriot.

Singulier, ça...

Quand on examine sans parti pris quels sont les gens déjà impliqués dans le complot, quand on remonte la chaîne des effets et des causes, on découvre toujours deux noms : *Tardieu* et *Doriot*, mêlés à ceux de Chiappe, Daudet, Maurras, Del Sartre, Guillaume, et de seigneurs de moindre importance, tels Taittinger, Bucard, etc... On murmure même certains autres noms... en particulier ceux de généraux dont les relations avec les ligües fascistes sont connues...

Chacun de ces noms éveille des résonances fascistes. Chacun de ces noms éveille des idées de coup d'Etat.

Sont-ils ou ne sont-ils pas mêlés à l'affaire? Est-ce par un pur hasard que leur nom vient si souvent dans ce complot contre la France, par un pur hasard que ce complot est fasciste et que les fascistes de la tête, en France, ce sont eux?

Nous espérons que ceux qui ont la responsabilité du maintien de l'ordre et de la sécurité du pays, oseront aller jusqu'au bout de la tâche qu'ils ont en mains. Il ne faut pas que l'affaire soit étouffée par les muets du sérail.

Il ne faut pas que les comparses, seuls, « trinquent » et que les chefs soient mis à l'abri.

En danger en 1792, la République n'a pas hésité à se défendre par la Terreur. En danger en 1937, la République se laissera-t-elle égorger?

Nous demandons la Haute-Cour pour tous les hommes qui sont mis en cause dans le complot contre notre peuple. Le pays le réclame.

Ceux qui sont innocents sauront bien le prouver. Quant aux autres, nul châtement ne punira assez ceux qui ont conçu la criminelle pensée de massacrer le peuple de France.

Pierre MORIN.

## L'OPINION PUBLIQUE et le COMLOT

PARIS dégage tant de mauvaises odeurs, de miasmes et de relents que les Parisiens n'ont plus l'odorat très sensible. Leurs facultés olfactives sont fatiguées. Leurs papilles sont en grève. C'est sans doute la raison pour laquelle, lorsque fut découvert, voilà quinze jours, le complot contre la sûreté de l'Etat, beaucoup étaient d'av's qu'on ne nous servait là qu'une nouvelle édition de *Rocamboles*, de *Fantomas* ou des *Pieds-Nickelés*. Ils étaient plus disposés à en faire un sujet de plaisanterie qu'un objet de réflexion...

Il faut rendre cette justice aux Parisiens qu'ils ne furent pas longs à se rendre compte de leur erreur. Moins de vingt-quatre heures après les premières perquisitions, qui avaient d'ailleurs donné des résultats édifiants, l'opinion était retournée et l'on avait fini de rire.

Depuis, ce désir de savoir, cette soif de connaître tout, n'ont fait que croître. Vous pouvez aller n'importe où, vous entretenir avec n'importe qui : dès qu'on met la conversation sur le complot, le ton change, une sourde irritation se lit sur les visages, et la volonté de voir châtier les coupables éclate dans les moindres propos.

Dans le métro, aux heures de calme, on fait des prodiges pour réussir, malgré la foule, à lire tout de suite son journal. On n'a pas le courage d'attendre d'être revenu à l'air libre, pour lire les nouvelles. On plie le papier en huit, en seize, en trente-deux morceaux, on finit par le tenir presque dans le creux de la main, mais on réussit à connaître les derniers détails et on est content.

Qu'on le veuille ou non, des conversations s'engagent.

— Quelle honte!

— Et quand on pense que c'est sans doute l'étranger qui payait ça.

— Mais pourquoi?

— Parbleu! Pour provoquer un « coup de chien » à l'intérieur au moment même où on tenterait quelque chose sur nos frontières.

— A moins que ce ne soit un complot de restauration monarchique? On a trouvé des brassards à fleur de lys...

— Depuis Coblenz, on peut s'attendre à tout à commencer par un complot monarchique fomenté par des Français ennemis du régime, avec la complicité financière de tels pays étrangers ennemis de la France...

Dans la rue, sur la plateforme de l'autobus, on parle encore du complot. On questionne, on s'indigne, on s'irrite :

— « Ils » ont encore trouvé des mitrailleuses, hier, et des fusils!

— Quelles marques?

— Berreta, marque italienne, Schmesser, marque allemande...

Qui finançait? Qui payait? C'est de cela, surtout, que le public est anxieux.

— L'arrestation des comparses ne suffit plus. Celle des dirigeants elle-même ne satisfait plus l'opinion. On

tient des agents d'exécution, on tient des caissiers, mais il nous faut, maintenant, les commanditaires.

« Et rien ne doit arrêter le cours de la justice, rien ne doit empêcher le régime de répondre comme il convient à de telles provocations et de châtier comme ils le méritent les responsables d'un pareil attentat. »

« Ce raisonnement, que vous entendez tenir par « l'homme de la rue », vous l'entendez également tomber de lèvres plus officielles. Il y avait beaucoup de monde, jeudi après-midi, dans les couloirs de la Chambre. La question des fonctionnaires était à l'ordre du jour, et l'on en discutait ferme. »

Mais les députés parlaient aussi de l'autre affaire. Les élus de province nous apprenaient que, dans les départements — où l'odrat des Français est sans doute moins usé — on avait tout de suite senti la gravité du complot.

— Nous recevons, nous disait l'un d'eux, des dizaines de lettres indignées, dans lesquelles nos correspondants nous demandent pourquoi les inculpés n'ont pas encore été traduits en Haute-Cour, pourquoi, si on connaît les vrais chefs, on ne publie pas leur identité.

— Un de mes électeurs, nous déclarait cet autre, m'a écrit que si on ne châtierait pas les coupables haut placés, il « descendrait » dans la rue.

« Je lui ai conseillé de ne pas perdre son sang-froid », ajoutait-il en souriant.

Les députés de droite se divisent en deux catégories. D'abord, ceux qui, sans rien renier de leur opposition au Front Populaire, condamnent avec autant de vigueur que leurs collègues de gauche une telle entreprise.

— C'est la honte de la France, s'écriait l'un d'eux, l'autre soir, dans les couloirs, de penser que des gens de chez nous ont voulu avoir recours à de tels moyens pour briser non seulement la politique actuelle, mais le régime lui-même.

— Leur cas est d'autant plus grave, ajoutait un autre, qu'il est maintenant certain que ces individus n'ont pas agi pour leur propre compte, ni par convictions personnelles. Se battre pour une cause que l'on croit juste mérite un châtement, mais mérite aussi indulgence. Mais travailler pour le compte de l'étranger, saboter la France pour que l'étranger puisse mettre plus facilement la main sur elle, c'est le plus abominable des crimes.

L'autre catégorie est celle des députés de gauche qui affectent de ne pas prendre l'affaire au sérieux! On doit d'ailleurs dire qu'ils se font de plus en plus rares et de plus en plus discrets, et leurs sourires de plus en plus jaunes. C'est que, si « crâneur » qu'on soit, il arrive un moment où l'on finit par ne plus pouvoir s'obstiner dans certaines attitudes. Les faits sont là.

— Documents, plans, mitrailleuses, mitraillettes, fusils, revolvers, cartouches, chéadée, grenades, bombes...

— N'en jetez plus... La cour est pleine.

— La Haute-Cour aussi.

Y. GROSRICHARD.

# PASCALINE

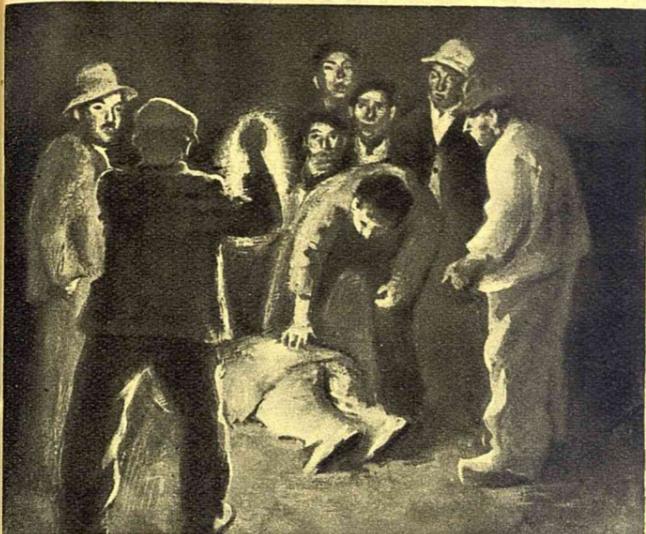


ILLUSTRATION DE LINGNER

UN  
GRAND  
ROMAN INÉDIT\*  
de  
Georges DAVID

## RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Prosper Charaudeau, maire de la commune des Hérolles, a été trouvé assassiné, au milieu de la nuit, dans un chemin, tout près de la mesure de Recoupey.

Recoupey a été accusé du crime. Le jour du procès, sa femme, Pascaline, a attendu à la nuit, sur la route, ses deux plus grands enfants, Gaëtan l'aîné, et Bernadette la cadette, qui assistaient aux Assises. Les deux enfants revinrent seuls. Cyprien Recoupey, le père, avait été condamné aux travaux forcés.

— Pour beaucoup d'années ? demanda Pascaline.

— Pour toutes les années, répondit Bernadette.

**M**AIRE de la commune des Hérolles, conseiller d'arrondissement, guettant, disait-on dans les milieux politiques, le conseil général, et même, à l'occasion, la députation, M. Charaudeau passait pour être un des plus gros propriétaires fonciers du département. On disait : « Les Charaudeau des Hérolles ont toujours été riches comme des marchands d'ânes, et M. Prosper change de voiture tous les deux ans. Il vient de se payer la nouvelle Hotchkiss. » Grand chasseur, beau gars à courtes moustaches d'ancien sous-officier d'artillerie, il fréquentait les hobereaux, les Didier-Parent, les Richaume de la Bernardière, montait en course dans les comices agricoles, traitait bien ses domestiques et mettait, chaque année, au mois de mars, le bon mois, deux barriques d'anjou en bouteilles, pour ceux qui le venaient voir dans sa ferme-château, lui, maire et conseiller d'arrondissement.

M. Prosper Charaudeau passait aussi pour courir les femmes.

Mme Charaudeau, de cinq ans plus jeune que son mari — il avait 42 ans, à l'époque — paraissait son aînée. Orpheline élevée aux Dominicaines de Puy-Lussac, elle avait apporté à M. Charaudeau, son cousin, une dot confortable en argent et en terre, des terres à vignes à 1.000 francs la boisselée. Petite, frêle, blonde, de ce blond fade « n'annonçant pas pour deux sous de santé », portant toujours un châle de soie, à cause d'une épaule plus grosse que l'autre, et faisant des efforts continus pour dissimuler une sorte de claudication, elle était de visage fin, et discrète, dans ce milieu de pépains riches. Le curé disait : « Mme Charaudeau est une femme supérieure. » L'institutrice la trouvait distinguée. Toutes les femmes du bourg trouvaient aussi Mme Charaudeau distinguée. On disait encore : « C'est une excellente personne. »

Ayant gagé, un jour de Saint-Jean, une petite servante qui s'appelait Claire, comme elle, et la servante demandant quel nom elle prendrait désormais, les domestiques ne devant point s'appeler comme les maîtres, Mme Charaudeau, posant sa main grêle sur la tête de l'enfant, lui avait répondu :

— Tu resteras Claire. Il y en aura deux, maintenant, à la maison. Ça nous portera bonheur.

Ne sortant jamais, sauf quand son mari la priait de l'accompagner, en auto, à Puy-Lussac, ou chez les Richaume, elle vivait dans la vieille bâtisse Louis-Philippe des pièces pavées, hautes d'étage, un salon à faire danser une noce — au

fond d'une cour de ferme flanquée d'écuries et de servitudes à charrettes. Elle travaillait avec ses servantes, faisait la lessive, passait des semaines entières à la lingerie.

Elle recevait les « Annales » et la « Femme chez elle », mais elle prétendait n'avoir rien appris aux Dominicaines de la rue des Ecossais et n'être « pas à la page ». Elle jouait du piano. Elle aimait à en jouer pour elle seule, pour son mari, dans la pièce — la moins vaste de la maison — aménagée en studio et donnant sur le potager aux choux-raves et aux poiriers nains. N'ayant jamais pu, affirmait-elle, aller plus loin, dans ses études musicales, que la « Première valse de Durand », elle se confinait dans les sonates faciles de Mozart et de Clémenti, toujours les mêmes ; dans « Ma Reine », de Bucalossi, que les Didier-Parent traitaient d'air de chevaux de bois. Mais M. Charaudeau ayant siffloté plusieurs fois, à table, la « Marche des Grenadiers », de « Parade d'Amour », et répétant que cette chanson lui plaisait fort, Mme Charaudeau avait fait demander la partition à Puy-Lussac et l'apprenait, la répétant vingt fois, comme une écolière, se berçant, la nuit tombée sur les Hérolles, sur le potager « pésan » aux poiriers nains, de cette musique de cinéma qui plaisait à son mari.

Effacée, timide, Mme Charaudeau ne vivait pas dans la tristesse. Elle souriait à son travail. Et quand le maire des Hérolles, conseiller d'arrondissement, recevait le préfet ou quelque homme politique, ou les Richaume, qui « taillaient du grand », Mme Charaudeau se montrait maîtresse de maison attentive. Mais sa joie calme semblait toujours peureuse auprès de son mari. Les yeux bruns papillotaient, comme éblouis d'une trop forte lumière. Ses cils battaient pour une porte fermée brusquement, pour un « nom de Dieu ! » du patron bousculant un serviteur. Ce qui faisait rire M. Charaudeau.

— Les drôles des Hérolles prétendaient, autrefois, disait-il, que ceux qui remuaient les yeux comme ça, pour un pet de lapin, auraient toujours peur du loup. Vous avez encore la frousse du loup, Madame ? Il est des heures où vous n'en êtes pas si effrayée.

Et le gros rire sonnait dans la salle aux buffets noirs comme la crémaillère, dans le studio aux sonates de Clémenti, un rire d'homme puissant, au visage sanguin.

+ +

Mme Charaudeau savait-elle que son mari courait les femmes, qu'on lui attribuait, généreusement, des bonnes amies un peu partout, au Rochereau, le chef-lieu de canton, à Puy-Lussac, où il allait, avec sa Hotchkiss, tous les samedis, et dans le bourg, là, pas loin ? Les uns disaient : « Des cancaneries, des bêtises : c'est pas vrai », et les autres : « Il a le sang fort, c'est pas de sa faute. » Mme Charaudeau ne semblait pas souffrir de ces choses. Elle vivait loin des carrois. Elle souffrait plutôt de voir sa maison vide. Elle aurait voulu des enfants. Et souvent, le soir, vers quatre heures, quittant ses servantes, elle venait s'accoter, les épaules sous son châle de soie à longues franges, contre la grille, sur la route. Elle voyait les enfants sor-

tir de la mairie-maison d'école ; elle suivait de son regard les sarraux déchirés, les sacs de cuir battant les fesses, les jambes bronzées, dans les galoches trop grandes. Ils dépassaient le bureau de tabac à la mère Souday, se séparaient, s'en allaient à Limeuil, à Crouzilles. Les drôles à Recoupey, eux, descendaient à la Croix-des-Veaux, vers la rivière, dans les bas.

Un chemin communal, mauvais à y perdre une paire de bœufs, et qui descendait à la Boire, à 300 mètres de la route. Avant d'arriver à la rangée de saules, à l'endroit où s'élevait, dans le temps, une croix de mission — « spes unica 1820 », lisait-on sur un quartier de granit — un autre chemin, entre des haies d'épines, allait buter contre une barrière aux montants pourris. Une cour qui sentait le fumier ; un toit de tuiles, une mesure. De l'autre côté du puits, une autre mesure, pour les bêtes. La Croix-des-Veaux, la maison que M. Charaudeau louait aux Recoupey et dont il ne touchait jamais le loyer : 150 francs par an.

L'homme ramassait le lait pour la laiterie de Crouzilles. Un grand maigre, mal jambé, à la figure en lame de couteau coupée d'une moustache rouge ; toujours vêtu, chaud ou gel, semaine et dimanche, d'un paletot de chasse à boutons de cuivre et d'une culotte de velours s'enfonçant dans de vieux houzeaux. Sans le sou, il possédait un chéti mulet et une charabine à bêche : dix bidons de lait, tous les jours, dans la charabine. On avait coutume de dire : « Le mulet, la charte et le gars ne valent pas 100 francs. » Il traînait dans les auberges, buvait sa paie au bureau de tabac, le samedi, avec le caiffa et le domestique à Popineau. Il braconait la nuit, dans les marais. Un homme marquant mal. Mais on n'avait jamais appris qu'il eût battu sa femme ou ses enfants. Il leur achetait des bottes de « petit beurre », chez la mère Souday.

Domestique, autrefois, chez le bonhomme Charaudeau, de la même classe que M. Prosper, il avait fait la guerre avec lui, dans un groupe de 75 — M. Prosper adjudant et lui conducteur — et gardait une grande déférence au maire des Hérolles, une déférence démonstrative de soldat, souvent. Quand M. Charaudeau, recevant de la compagnie, voulait un couple de cent d'écrevisses, Cyprien lui portait ça dans un sac à engrais. Au temps des pâtures ou des vendanges, sa tournée faite, et s'il n'y avait pas « trop de vent dans les voiles », Recoupey venait donner un coup de main aux gens de la ferme-château. Il avait aussi porté les bulletins et fait la propagande à grands coups de gueule, pour les élections de M. Charaudeau au conseil d'arrondissement. Et le maire s'entremettait pour Cyprien auprès de la justice ; il lui adoucissait ses condamnations pour chasse en temps prohibé ou insulte aux gendarmes dans les cafés de Rochereau, les soirs de foire.

On Pa dit, Cyprien n'était pas homme à cogner sur sa femme. Il l'aidait parfois dans son travail, lui allumait son feu, le matin, avant d'atteler. Il aimait surtout la voir bien habillée. Et Pascaline, la plus gueuse du bourg, savait s'habiller comme une riche — de soies de quatre sous achetées à la petite semaine et coupées par elle sur des patrons donnés en prime par les journaux.

30 ans, fille de la Chapellet, marchande d'almanachs morte à l'hospice. Droite, osseuse, jeune femme « portant bien son bois ». Des cheveux noirs, dans le visage tanné ; des yeux de « margote qui crève », disait Compain de la Motte-Chandieu. La parole hésitante, lente à venir, sans accent du terroir. Une parole et un visage d'étranger. On savait qu'elle aimait lire et s'abrutissait de feuilletons du « Petit Parisien » et de brochures à 65 centimes à couverture colorée, que lui donnait l'homme du caiffa.

Solitaire, comme Mme Charaudeau, paysanne sauvage, elle s'en allait, en caraco et devanrière de toile, mener sa chèvre au champ ou laver les chemises de ses drôles à la Boire. Mais quand elle prenait l'autobus, pour aller vendre des lapins, le vendredi, au Rochereau, elle attendait sur la route, en haut du chemin de la Croix-des-Veaux, le regard lointain, vague, et aussi élégante — des souliers bas à hauts talons à la « cloche » en fausse paille exotique — que la fille à Popineau, employée aux P.T.T.

Les femmes disaient à la boulangerie : — Des Louis XV de 22 francs achetés à la petite semaine. Un tailleur tout coton, qu'elle a coupillé comme elle a pu. Crument, Sicard ajoutait :

— Elle s'habille en putain. Et tous répétaient qu'elle ferait mieux de s'occuper de ses drôles.

Elle s'en occupait, pourtant. Trois enfants, comme si besoin en était, à la Croix-des-Veaux. Un garçon de 13 ans, au poil roux comme son père, en place, depuis la Saint-Michel, à la Motte-Chan-

diou, chez Compain. En place pour sa nourriture seulement, le drôle n'étant bon à rien. Un sale ouïl, un fainéant, disait Compain : bon chien chasse de race... Une fille de 10 ans, que l'institutrice voulait présenter au certificat d'études, et, « recoquet » de la turne, une petite de 3 ans.

Et quels noms portaient les drôles à Pascaline ! On s'en moquait à grandes journées, aux Hérolles. Cette espèce de pépaine élégante — élégante à la petite semaine — avec sa brosse à dents et son tube de pâte à la menthe, et son bâton de rouge sur sa table de toilette de la Croix-des-Veaux, cette pépaine dédaigneuse, en son genre, et ne parlant guère au monde, avait l'orgueil des noms chics, un orgueil imbécile. Elle-même, autrefois, s'appelait Vincente ; c'était son vrai nom. La femme à Victor Bardin, qui avait fait sa première communion avec elle, et d'autres femmes de Limeuil, en étaient sûres. Mais quand Vincente, fille de la Chapellet — et de 36 pères, sans compter les passants — se maria avec Cyprien de la Croix-des-Veaux, elle s'appelait Pascaline, son second nom sur les registres, prétendait-elle. Pascaline faisait plus distingué que Vincente. Ses drôles eurent aussi des noms distingués. Ils s'appellèrent Gaëtan ; Gaëtan, le valet cureur de vaches à Compain ; Bernadette qui, sortie de l'école, s'en irait gagner du pain dur chez les autres ; et, la plus jeune, Jacquotte, comme Mlle Didier-Parent. Jusqu'au chien de la turne, bête gauleuse et crevant le faim sur les routes, qui répondait au nom de Mickey.

Elle avait trouvé tous ces noms de gens riches, disait-on, dans les feuilletons des journaux et dans les romans à 13 sous. Elle se montait le coup avec ça. Quelques-uns s'étonnant qu'elle n'eût point encore changé le nom de Cyprien, d'autres ricanèrent, haussant les épaules : elle se foutait pas mal de Cyprien.

Une donzelle sans le sou, ne venant jamais au bourg, chercher un pain de quatre livres à crédit chez les Sicard, où elle regardait le monde en sauvage, avec ses yeux clairs de margote amoureuse dans son teint de marchande de chansons, sans être habillée en image de catalogue ; qui mettait des bas de soie pour aller vendre cent sous de lapins au Rochereau, le vendredi. Une « poule », une femme à tout le monde... D'ailleurs, le maire tournait fortement autour d'elle. On les voyait souvent ensemble au Rochereau, dans la cour du « Lion d'or ». Il n'y avait pas si longtemps, un jour qu'elle revenait de là-bas à pied, ayant soi-disant manqué l'autobus — à pied, avec des talons hauts comme des échasses — M. Prosper l'avait ramenée dans son auto. Bernadette était avec elle, mais les Sicard prétendaient que la drôlière ne valait pas mieux.

A toute heure du soir, les gens se rendant des champs voyaient M. Charaudeau dans les chemins à la Croix-des-Veaux, des chemins à embourber un tombeau dans les roins. Ils disaient : « M. le maire devrait bien faire empierrer du côté de chez Cyprien, il y passe plus souvent qu'à son tour. »

On se moquait de la « rapiacerie », en amour, de M. Charaudeau. M. Prosper ne donnait pas beaucoup d'argent à sa belle brune ; il ne gâtait pas les prix. Les Recoupey, Dieu merci, étaient de plus en plus guesards. Ils devaient 80 francs au caiffa, et Placide, le boucher du Rochereau, ne voulait plus s'arrêter chez eux, le samedi. Les robes de la femme n'étaient que du tafe à l'œil, du « je ne peux ». C'était sa drôlière, Bernadette, qui lui coupait les cheveux et l'ondulait avec des épingles achetées au bazar : la coiffeuse du Rochereau ne voulait plus faire des mises en plis sans voir les cent sous. La purée...

— La purée, di ait Mme Sicard. Mais Pascaline ne veut peut-être pas d'argent. Elle fait peut-être ça pour l'amour.

— Amour pour amour, gouaillaient les hommes. Ah ! la chameau !

+ +

Un samedi d'hiver, à la nuit, par un temps de chien, l'homme du caiffa trouva M. Prosper Charaudeau assassiné, la tête fendue à coups de tavelle, contre la « pierre 1820 », à la Croix-des-Veaux. Le lendemain, dimanche, le parquet et la brigade mobile protestèrent contre la façon dont la gendarmerie avait commencé l'enquête. Cette cohue d'imbéciles allant et venant autour du mort ; le cadavre enlevé sans constat... Compain s'excusait, la voix enrouée, tournait sa casquette entre ses doigts courts. Et Mme Charaudeau, toujours debout près de son mari allongé sur le lit d'apparat, dans la chambre à l'armoire aux trois glaces, s'excusait aussi, répétant :

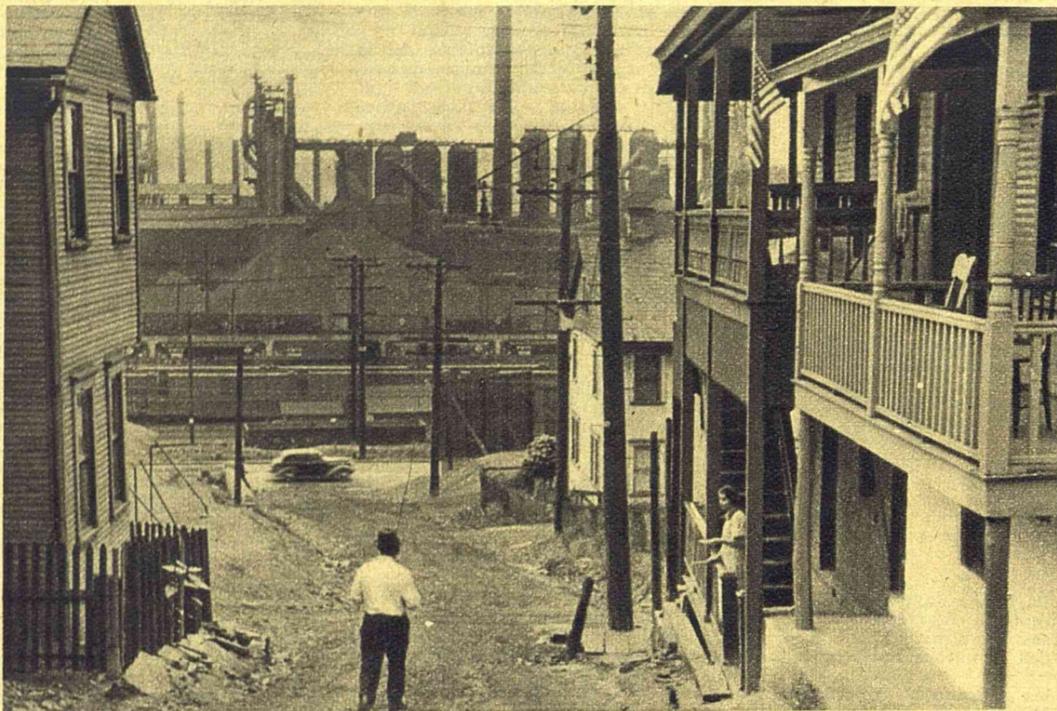
— C'est moi qui l'ai voulu, messieurs, mettez-moi en prison.

(A suivre.)

(\*) Voir Regards du 25 novembre.

**TOUTE  
LA TERRE**

L'ombre des usines sur la  
vie...



**II**

**La CHANSON de la FISHER BODY**

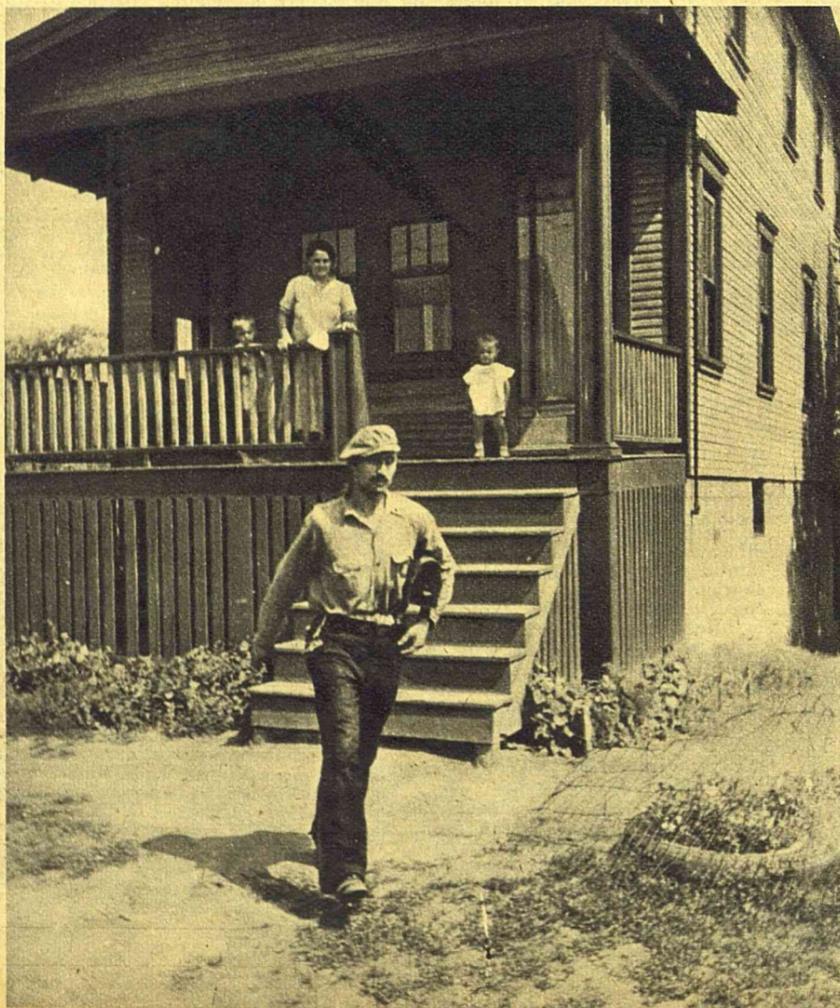
**E**NTRE le temps des défaites et la naissance du C.I.O., il y avait eu le National Recovery Act, la mystique des Codes industriels et le mouvement de l'Aigle Bleu. Il est bien vrai que le New Deal est tombé sous les coups de la Cour Suprême, que le NATIONAL RECOVERY ACT et l'AGRICULTURAL ADJUSTMENT ACT ne sont plus que des souvenirs, mais N.R.A. et A.A.A. ont transformé l'Amérique : le New Deal de Roosevelt a été la grande aventure à travers laquelle les Etats-Unis ont pris conscience de leur existence commune et de leur unique destin.

Il y avait en particulier dans le N.R.A. un fameux alinéa, le 7 (a), qui habitait les syndicats à discuter

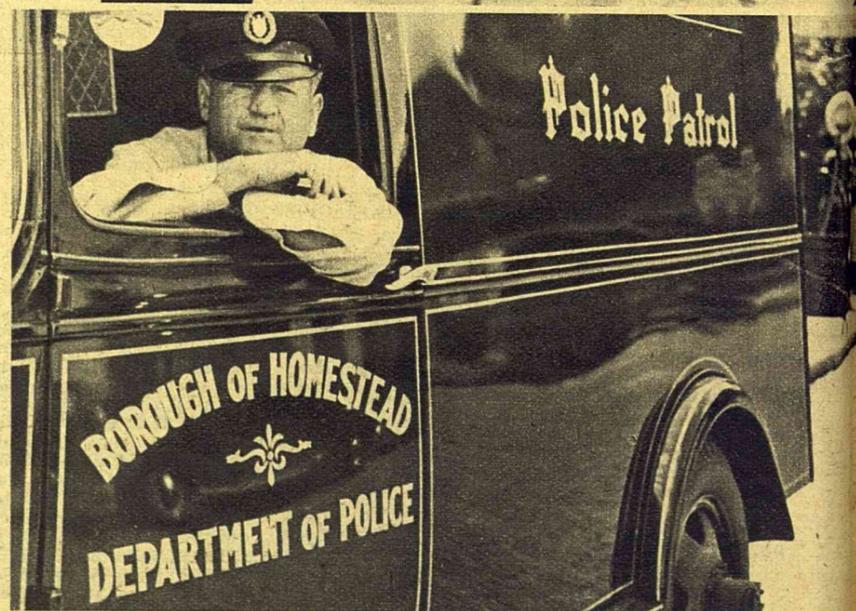
A droite : Le S. W. O. C. (Comité d'organisation des métallurgistes) discute à Mc Keesport. A droite, A. W. Mc Pherson, organisateur des nègres du district de Monongahela.

\* Voir « Regards » du 25 Novembre.

Andy Lopata part pour l'usine...



**Quand l'**



A gauche : patrouille de la fense de Gir...

A droite : tead (Pens meeting hi 5 juillet 19 vrit la Co l'ac

PHOTOS UNION PHOTO - PIX

EXCLUSIVITÉ REGARDS

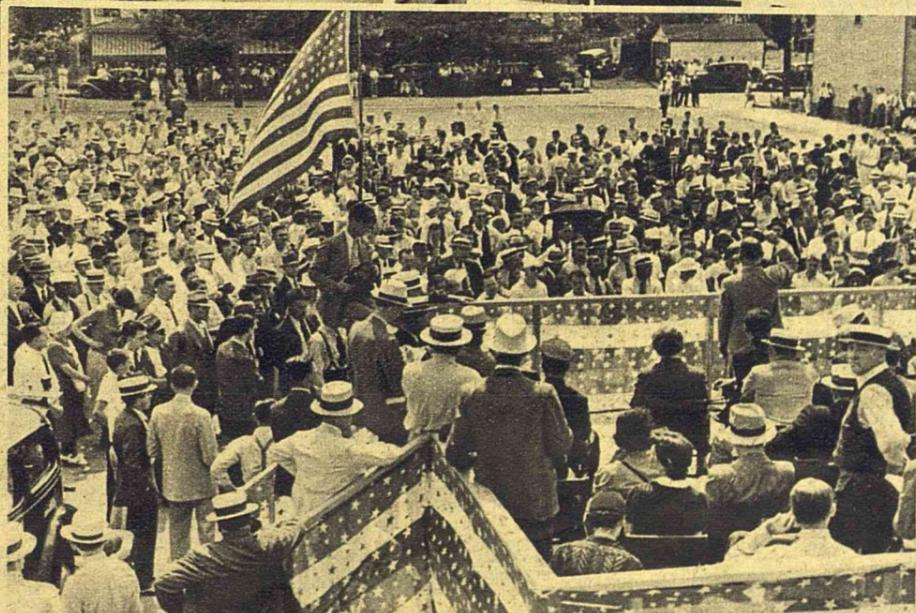
# L'AMÉRIQUE s'éveille...\*

par  
**Paul NIZAN**



Ci-dessus : Joë Nanko, métallo de Duquesne.

Ci-dessous : « Ils ne passeront pas. » Les ouvriers de Chrysler occupent les usines à Détroit.



A gauche : La police patrouille pour la défense de « Tom » Girdler.

A droite : A Homestead (Pennsylvania), le meeting historique du 5 juillet 1936, qui ouvrit la Campagne de l'acier.

les contrats collectifs au nom des ouvriers. Les industriels essayèrent bien de fonder des syndicats jaunes, les « Company Unions », mais l'A.F.L. grandit plus vite qu'eux. Les ouvriers américains se sentirent soudain responsables; ils connurent que le temps de leur dignité commençait, et que le Président faisait appel à eux pour contrôler dans la vie l'application des codes et le mouvement du NEW DEAL. Quand le N.R.A. eut disparu, quand la contre-attaque des trusts se fut développée, l'esprit nouveau n'avait pas disparu : le C.I.O. naquit pour résister à la contre-attaque.

## LES OBJECTIFS DU C.I.O.

En décembre 36, John Lewis exposa dans la « New Republic » les résultats de ses expériences passées et les buts du C.I.O. :

« Il faut syndiquer dans des syndicats d'industrie les ouvriers de la grande production... »

Ceux de l'acier, de l'automobile, de la radio, du matériel électrique, sans distinguer entre « spécialistes et manœuvres, travailleurs en salopette et travailleurs en col blanc ». Les objectifs étaient généraux, clairs : des contrats collectifs discutés et signés par le C.I.O., une productivité maxima, le bien-être et le loisir. Tout était dominé par l'idée qu'il faut accroître le pouvoir d'achat et aboutir à une économie placée « sous les auspices du gouvernement fédéral ».

« Les travailleurs organisés, dit Lewis, se proposent d'employer leur force à instituer un système industriel de productivité toujours croissante et d'abaissement constant des prix de revient, des prix et des profits, accompagné d'un accroissement correspondant des tarifs et des salaires, ou, en d'autres termes, une augmentation du pouvoir d'achat suffisante pour absorber la production toujours croissante de nos usines, de nos mines, de nos ateliers et de nos fermes... »

Les objectifs immédiats étaient : un salaire vital de base, l'abaissement de la durée du travail à 6 heures par jour et 30 heures par semaine, l'interdiction du travail des enfants, l'égalité des salaires pour l'identité des travaux.

La prospérité absurde de 23-29, au temps où l'industrie ne travaillait pourtant qu'à 80 % de sa capacité, la crise de 30 à 32, le sabotage du NEW DEAL de 33 à 36, toute l'histoire des quinze dernières années attestait aux yeux de Lewis et de ses amis que le « Big Business » avait suffisamment fait la preuve de son impuissance et qu'il était temps que les travailleurs disent leur mot.

## OU LE COMBAT COMMENCE...

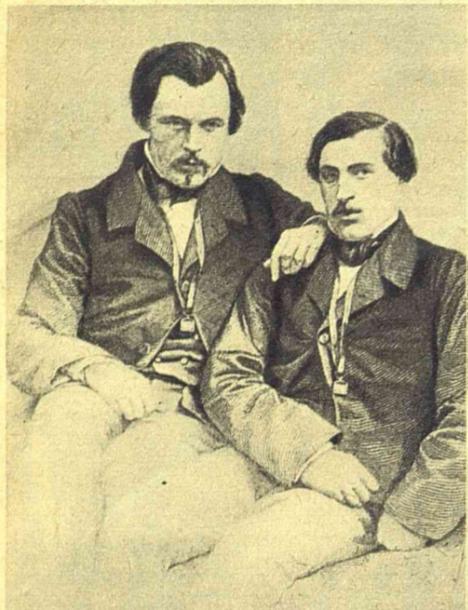
La lutte commença : en janvier dans l'automobile, au printemps dans les grands magasins, les Prix Uniques, les « Chain stores » (1), au début de l'été dans l'acier. Dans l'acier, elle fut menée par le S.W.O.C., le STEEL WORKERS' ORGANIZING COMMITTEE (2); dans le textile, par le T.W.O.C., le TEXTILE WORKERS' ORGANIZING COMMITTEE (3); dans l'auto par l'UNITED AUTOMOBILE WORKERS (4).

(Voir suite page 18.)

- (1) Magasins à succursales multiples.
- (2) Comité d'organisation des travailleurs de l'acier.
- (3) Comité d'organisation des travailleurs du textile.
- (4) Les travailleurs réunis de l'Automobile.

# LES LETTRES

## Panorama du PRIX GONCOURT



Les frères Edmond et Jules de Goncourt, maîtres du roman naturaliste. C'est par son testament (1896) qu'Edmond institua une Académie libre de 10 membres qui prit son nom.

Le prix Goncourt, d'une valeur de 5.000 francs, vient d'être décerné à M. John-Antoine Nau pour son roman « Force ennemie ». Telle fut, il y a trente-quatre ans, le 21 décembre 1903, la proclamation du scrutin des dix académiciens, pour l'attribution du premier prix Goncourt.

La jeune académie se composait alors de Huysmans, Mirbeau, Hennique, Geyfroy, Paul Marguerite, Elémir Bourges, les frères Rosny, Lucien Descaves et Léon Daudet. Les zélés néophytes se caractérisaient par ce fait qu'aucun d'entre eux n'avait jamais reçu le moindre prix littéraire. L'honneur qui leur revenait d'en décerner un n'allait pas, on l'imagine, sans une certaine appréhension. Il s'agissait avant tout de triompher des sarcasmes du monde littéraire qui, les yeux tournés vers ces jeunes juges, ne se faisait pas faute de les juger avec quelque suffisance. Les Dix sortirent triomphants de l'épreuve et leur coup d'essai fut un coup de maître.

En couronnant le premier roman de John Antoine Nau, alors complètement inconnu, les Dix répondaient fort bien au désir d'Edmond de Goncourt, le fondateur du prix. Dans son testament, celui-ci avait, en effet, exprimé le vœu que la récompense fut décernée à la jeunesse, à l'originalité du talent, aux tentatives nouvelles et hardies de la pensée et de la forme. Au surplus, en couronnant J.-A. Nau, les Goncourt couronnaient un hom-

me modeste. Ce ne fut pas toujours le cas, depuis.

Nau n'avait publié jusqu'alors qu'une plaquette de poèmes : Au seuil de l'Espoir. Quand il fit paraître son roman, il ne jugea pas nécessaire d'en aviser les membres du jury. Le jour où il fut proclamé lauréat, ce sauvage qui n'aimait

l'attribution de la récompense. Ils s'élevaient notamment, dans Le Gil Blas, contre le prix donné d'avance aux frères Tharaud pour leur roman Dingley, l'illustre écrivain, ce qui avait permis à leur éditeur de faire paraître le volume, cravaté d'une bande publicitaire qui portait la mention : Prix Goncourt, et reproduisait le portrait des auteurs.

Quoi qu'il en soit de ces petits trafics, de grands écrivains furent révélés par le prix Goncourt. Parmi les plus authentiques d'avant-guerre, il faut citer Marc Elder et Louis Pergaud, l'auteur de De Goupil à Margot, et de cette Guerre des Boutons, qui, transportée récemment à l'écran, est devenue La Guerre des Gos-

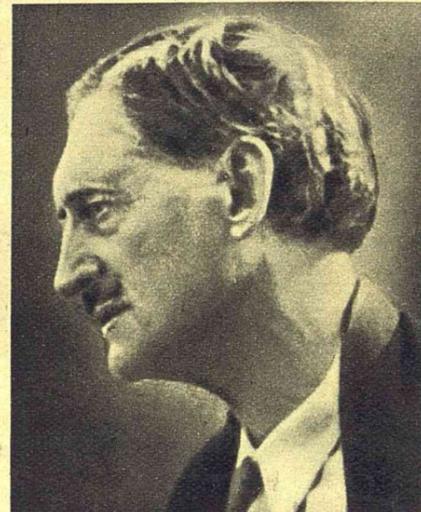


En 1903, le premier des prix Goncourt fut décerné à John Antoine Nau, pour son roman « Force ennemie ».

gère le commerce des hommes et encore moins celui des hommes de Lettres vaquait à ses occupations ordinaires dans sa maison de Saint-Tropez. Du monde littéraire, il fut bien le dernier à apprendre la nouvelle.

Il ne fut point grisé par le succès et ne chercha jamais à l'exploiter. Il ne se crut point obligé de remettre précipitamment à son éditeur pendant que le fer était chaud, un second roman. Non, il se borna, l'année suivante, à publier des nouveaux poèmes. Temps heureux, temps lointains !...

Depuis lors — chacun le sait du reste — les choses ont bien changé. La bataille pour le trophée allait rapidement donner lieu, comme d'ailleurs toutes les compétitions littéraires, à d'étranges manœuvres tant de la part de certains auteurs que de celle de certaines maisons d'édition. En 1906, Charles-Louis Philippe, l'auteur de La Mère et l'Enfant, et Lucien de Montfort dénonçaient déjà les louches combinaisons qui entouraient



Henri Barbusse fut lauréat en 1916, par son livre « Le Feu ».

ses. A noter qu'en 1905, le Goncourt revint à Claude Farrère, pour son roman Les Civilisés, alors que Romain Rolland n'obtenait, pour son Jean-Christophe, que le prix Fémina.

Le prix de 1914 ne fut décerné qu'en 1916 et ce fut le plus grand de tous : Le Feu, de Barbusse. Heureux ceux qui possèdent l'édition de guerre de cet immortel ouvrage, laquelle se signale par les blancs de la censure gouvernementale ! (On sait que Le Feu, ainsi censuré,

avait d'abord été publié en feuilleton dans l'Œuvre, par les soins de Gustave Téry.) Un autre ouvrage d'une grande portée sociale reçut, en 1918, la consécration des Dix : Civilisation, de Denis Thévenin. Denis Thévenin n'était autre que Georges Duhamel qui, l'année précédente, s'était déjà signalé par son émouvante Vie des Martyrs.

Après la guerre, le prix Goncourt donna naissance à des procédés acrobatiques de stratégie littéraire. Dans le domaine de l'édition, on assista à une véritable bousculade de fin d'année. Auteurs et éditeurs n'entendirent publier leurs ouvrages que quelques semaines avant le scrutin pour, pensaient-ils, avoir plus de chances. Manœuvre puérile qui rendit impossible la besogne des malheureux académiciens et contre quoi, dès 1920, il fallut sévir. En 1935, les Dix décidèrent de ne plus retenir pour leur prix annuel, que les ouvrages qui leur seraient parvenus avant le 1<sup>er</sup> août. Que diable ! il fallait bien le temps de les lire !

La liste des lauréats, depuis la guerre, est fort bigarrée. Elle réunit des écrivains d'inégale valeur, parmi lesquels : Marcel Proust, qui l'emporta, en 1919, sur Dorgelès, à la grande colère de ce dernier qui devait devenir, par la suite, membre de l'Académie Goncourt; René Maran, l'écrivain noir; Henri Béraud; Maurice Genevoix; Fauconnier; Jean Fayard, le candide fils à papa; André Malraux, l'admirable auteur de La Condition Humaine; Joseph Peyré, en 1935; et, l'année dernière, Maxence Van der Meersch.

Des hauts et des bas, comme dans tout palmarès !

François DRUJON.



Avec « La Condition Humaine », André Malraux obtint le prix en 1933.

## VOIR

## LIRE

## ENTENDRE

### LES LIVRES

- ◆ Jean Fréville, dont on ne connaissait jusqu'ici que les études théoriques et analytiques, publie, chez Flammarion, son premier roman : **Pain de brique**, qui fait revivre, dans le cadre d'une usine, les heures chaudes de juin 1936.
- ◆ Préfacé par Georges Monnet, ministre l'Agriculture, le livre de Marcel Braibant : **La tragédie paysanne**, vient de paraître, à la N.R.F.
- ◆ Prochainement paraîtront aux Editions Sociales Internationales : **Le Nationalisme contre les Nations**, par Henri Lefebvre (Collection « Problèmes ») et **Mais Demain...**, par Nordhal Grieg (Collection Petite bibliothèque théâtrale).
- ◆ Le dernier ouvrage de Stefan Zweig, **Le Chandelier enterré** (Grasset, éditeur) se compose de trois nouvelles : celle qui donne le titre au volume, **Rachel contre Dieu et Virata**.
- ◆ Le jury du prix Moréas que préside Paul Valéry vient de couronner le recueil de poèmes de Roger Dèvine, **Maisons sur la mer**.
- ◆ **Les Hommes de bonne volonté**, de Jules Romain dont les premiers volumes parurent en 1932 viennent de s'augmenter des tomes treize et quatorze : **Mission à Rome** et **Le Drapeau Noir** (Flammarion, éditeur).
- ◆ Jean ESCARRA : **La Chine, passé et présent**. COLIN.

Excellente vue d'ensemble sur la Chine, son histoire, sa civilisation, ses efforts vers l'unité nationale. Parlant des régions de la Chine soviétique l'auteur adopte une attitude de pruden-

ce non pas dénuée de compréhension. En général, un livre qui facilitera à tous la connaissance de ce grand pays dont le sort, à l'heure actuelle, est tellement tragique.

◆ Gabrielle BERTRAND : **Seule dans l'Asie troublée**. PLON.  
Récit d'un voyage à travers la Mongolie, le Mandchoukouo, en un mot, l'Extrême-Orient menacé ou dominé par le Japon. Les Japonais, on s'en doutait un peu, ne se montrent pas très accueillants pour ceux qui cherchent la vérité sur leur action « civilisatrice ». Il faut faire preuve de prudence et mille fois ruser pour avancer à travers les régions où les Japonais se sont installés. Leur action en Mandchourie se résume en une phrase; celle qu'un Japonais dit à Mme Bertrand : « Nous ne voulons pas faire les mêmes fautes que nous avons commises en Corée : « Enseigner à la population à lire et à écrire. » Mme Bertrand qui dédie son livre, à Guy de la Traversay, journaliste abattu d'un avion en Espagne, se plaint aussi de la condition du journaliste parisien. Son livre bien qu'écris sur un ton peu offensif, ne plaira pas à ceux qui combattent la vérité et la liberté dans le monde.

### LE THEATRE

◆ Au Théâtre de l'Athénée, la nouvelle pièce, en un acte, de Jean Giraudoux « **L'Impromptu de Paris** », présente plus d'une originalité. C'est ainsi par exemple que les comédiens interpréteront leur propre personnage. Jovet jouera le rôle de Jovet, Pierre Renoir le rôle

de Pierre Renoir et Madeleine Ozeray le rôle de Madeleine Ozeray. Les coulisses ne seront pas oubliées : les spectateurs pourront voir sur la scène les machinistes et l'électricien, comme avaient déjà pu les voir dans **Six personnages en quête d'auteur** de Pirandello, mis en scène par Pitoëff.

◆ Le **Matériel humain**, la nouvelle pièce de Paul Raynal, l'auteur du « Tombeau sous l'Arc de Triomphe » serait représentée prochainement au Théâtre de l'Athénée par Louis Jouvet. Inédite en France, elle est jouée actuellement à Stockholm et à Gottenbourg dans une version scandinave de Mme Elsa Thulin.

◆ On annonce que MM. Willemetz et Brach terminent une opérette tirée des **Petites Cardinal** de Ludovic Halévy et dont la partition sera l'œuvre de Jacques Ibert et Arthur Honegger.

◆ Le nouveau spectacle du **Théâtre de l'Humour**, **La Chrysalide**, pièce de M. Pierre Chainé a pour principaux interprètes M. Urban et Mlle Jacqueline Leclerc.

### VARIETES

◆ **Parisiana** qui, après avoir été un des plus fameux caf-conc' des boulevards, avait fait place à un cinéma, revient à sa destination première. On y donnera dès les premiers jours de décembre des spectacles de variétés (jours de chant, numéros d'acrobatie, de danses et d'illusionnisme).

◆ **La Mélodie défendue**, telle sera le titre de la prochaine opérette du Châtelet qui servira de rentrée à André Baugé.

◆ C'est le 12 décembre que Maurice Chevalier quittera le Casino de Paris. Après de courtes vacances, il entreprendra une longue tournée en Europe.

◆ Damia serait, dit-on, la vedette de la prochaine revue des Folies-Bergère. La vedette actuelle, Joséphine Baker, prépare une tournée de deux ans qui s'achèvera très probablement en U.R.S.S.

### COURS PUBLICS ET GRATUITS

Nous signalons à nos lecteurs que chaque année, la date d'ouverture des cours est fixée au 1<sup>er</sup> décembre pour le Collège de France et au 5 décembre pour la Sorbonne.

#### SORBONNE

Voici à titre d'indication quelques-uns de ces cours.

- M. Bruneau. Histoire de la Langue française. Amphithéâtre Descartes. Lundi 15 heures.
- M. Ascoli. Littérature française. Les premiers romans de Victor-Hugo. Amphithéâtre Richelieu. Mardi 17 heures.
- M. Mornet. Histoire littéraire du XVIII<sup>e</sup> siècle. Amphithéâtre Richelieu. Mercredi 17 heures.

#### COLLEGE DE FRANCE

- M. Wallon. Psychologie et éducation de l'enfance. Salle 3. Jeudi 15 h. 30.
- M. Hazard. Histoire des littératures comparées de l'Europe méridionale et de l'Amérique latine. L'âge des lumières en Italie (1740-1789). Salle 3. Mercredi et jeudi, 9 heures.
- M. Febvre. Histoire de la civilisation moderne. Croyance et incrédule au XVI<sup>e</sup> siècle : la religion de Robespierre. Salle 5. Mercredi 16 h. 15.
- M. Bernard Fay. Civilisation américaine. Etudes sur les Sociétés de pensée révolutionnaire en France et aux Etats-Unis. Salle 3 bis. Mardi 10 heures.

MUSÉE de la SCIENCE

LE PALAIS de la DÉCOUVERTE doit être permanent

On ne sait pas encore si le Palais de la Découverte fermera, ou non, un de ces jours prochains. Il n'est pas chauffé et les organisateurs pensent, qu'à cet effet, il est indispensable de l'aménager. Puisque l'on prend, très aimablement, soin de nous, demandons ensemble que ces travaux utiles soient effectués rapidement et que le Palais de la Découverte ouvre bientôt ses portes.

J'ai visité l'Exposition, j'ai vu tous les pavillons, tous les pays, toutes les provinces, je sais quel extraordinaire effort elle représente et de quelle magnifique réussite elle se trouve couronnée. De ces réalisations multiples, le Pavillon de la Découverte semble avoir recueilli ce qu'elles pouvaient présenter de meilleur. Le Palais de la Découverte est « beau » et, croyez bien que le mot prend ici toute sa force. Vous parcourrez les premières salles, vous voyez l'œuvre de Pasteur, les salles de médecine, et vous avez aussitôt cette très vive impression de beauté. Beauté du prodigieux et inlassable effort de l'intelligence humaine qui découvre, découvre toujours, amoncelle les connaissances, perce les mystères, lutte contre la maladie et la vainc, avance et découvre encore. Toute cette œuvre immense rendue sensible, concrète, et ainsi plus émouvante, par la photographie, les couleurs, les lumières, les objets familiers, les causeries, les expériences, les graphiques, les tableaux. On peut, durant des heures, « voir » la science, la toucher, la voir vivre et monter toujours, durant des heures on peut connaître ce contact exceptionnel et réel avec les plus récentes et les plus extraordinaires découvertes.

Une autre qualité encore du Palais de la Découverte, c'est son étonnante diversité. Toutes les activités scientifiques sont représentées : la Médecine avec ses radiocopies lumineuses, ses plâtres, ses moules; les salles d'anesthésie et les salles d'opérations aseptisées, toutes blanches; la Physique, la Chimie, l'Optique, l'Astronomie, la Biologie et quoi d'autre encore? La Météorologie, la Radioactivité, la Fluorescence et les Rayons Cosmiques etc... une chose étonnante : dans une immense et très harmonieuse salle en ronde, voûte et murs bleus : deux colonnes brunes, au centre, faites d'autres colonnes étagées, surmontées chacune d'une belle sphère.

Au pied des deux grandes colonnes, un petit homme en blouse blanche s'est avancé et parle. Il dit que ces deux tours de quinze mètres pèsent six tonnes et constituent un générateur électro-statique à très grande puissance produisant 5.000.000 de volts; il dit aussi à la foule des petits hommes rassemblés que la grande machine va travailler. Il disparaît. La grande salle devient obscure. On entend des déclics, puis un ronronnement qui s'enfle et, tout là-haut, un crépitement ininterrompu. Ce bruit de moteur devient plus puissant, les sphères sont devenues vivantes et gonflées de force mystérieuse. Le petit homme appuie sur un bouton : les deux tours glissent, se rapprochent et c'est alors que l'extraordinaire survient. De la sphère de gauche part une étincelle merveilleuse, bleue, qui court, zigzagant vers l'autre sphère, la touche et, contre elle, éclate. Il y a vingt, cent, deux cents éclairs beaux et terribles. Vers eux, tous les visages se sont levés, éton-

nés, supportant le mystère. Le petit homme surveille, commande soudain que tout s'arrête, la lumière habituelle revient et tout le monde s'en va vers d'autres mystères. L'ingénieur nous a dit qu'avec l'étonnante machine on traitait l'infiniment petit, qu'on réussissait à dissocier la matière et à la faire changer de structure.

J'ai vu la foule des dimanches aller de merveille en merveille, attentive, avide de connaissances, heureuse de les sentir réelles et toutes proches. Foule de profanes à qui le Palais de la Découverte donne en quelque sorte une teinture de science; foule aussi des initiés, des scientifiques, qui trouvent mille occasions de s'instruire encore : Palais de la Fantasmagorie et de l'Équilibre. Réussite splendide que nous désirons voir encore et que tout le monde doit connaître.

Jean ROIRE.



Merveilleuse réalisation du Pavillon de la Découverte; sur un cône gigantesque, une démonstration concrète des théories de Darwin, Lamarck et St-Hilaire, explique l'Évolution des Espèces, depuis les premières cellules vivantes jusqu'aux animaux les plus développés de l'ère présente, et à l'homme.



L'AUTRE samedi j'écoutais, sur les antennes — comme on dit — de Radio-Cité, les chansonniers en liberté. On jouait un sketch de Raymond Souplex et Jean Marsac. Je serais incapable d'en rappeler le titre et le sujet, car je n'ai retenu, de cette « drôlerie » que deux répliques. Il était question, je crois, d'un personnage qui était à la fois secrétaire de mairie, adjoint au maire, président de la caisse d'épargne et peut-être même instituteur.

Alors quelqu'un lui dit :  
— Mais vous êtes un cumulard !  
Et lui de répondre :  
— Non ! Un fonctionnaire, simplement.  
Au moment où les fonctionnaires luttent pour améliorer leurs conditions d'existence, bien médiocres depuis que le prix de la vie a tant augmenté, une telle réplique est une véritable agression... j'allais dire une muflerie...

Une muflerie dont les auteurs ont un singulier toupet. Parce qu'enfin, si quelqu'un n'a pas le droit de dénoncer les « cumulards », c'est bien Jean Marsac, c'est bien Raymond Souplex.

Tous deux ont du talent — je veux dire que le second en a pour les deux. Aussi se les arrache-t-on littéralement. On ne peut prendre un poste sans les entendre. On ne peut entrer dans un cabaret montmartrois sans les voir. Ils cumulent ! C'est leur droit encore qu'ils barrent le chemin à un certain nombre de jeunes chansonniers qui voudraient bien, eux aussi, gagner leur vie...

Mais quand ils reprochent aux autres d'être des « cumulards », ils y vont plutôt fort. D'autant qu'ils ne disent pas vrai.

On sait ce que peut rapporter à un instituteur le travail de secrétaire de mairie !

On sait aussi que les fonctionnaires sont les seuls travailleurs à qui la loi interdit précisément de travailler en dehors de leurs fonctions. La loi, il est vrai, comporte quelques exceptions pour les fonctionnaires artistes.

Ce qui permet à M. Martini, employé d'octroi, d'engueuler la République tous les soirs au Théâtre de Dix-Heures.

Allons, Raymond Souplex, dites-nous tout de suite que cette vilaine réplique n'est pas de vous.

Si vous ne le dites pas, d'ailleurs, l'auditeur aura rectifié de lui-même et rendu à Jean Marsac ce qui ne saurait être à l'un de nos plus spirituels chansonniers.

Parce que, tout de même, l'auditeur ne peut se résigner à les mettre tous les deux dans le même... Mar...sac...

M. L.-O. Frossart fait, chaque mercredi, à Radio-Cité une revue de l'actualité politique. « Je m'engage à être objectif », a-t-il déclaré en inaugurant cette chronique. On verra bien ! Il y a tant de façons d'être ou de paraître objectif ! On lui conseille en tout cas d'abandonner ce ton oratoire qui fait ressembler sa causerie à un discours de banquet.

Nos vedettes chez elles... Constant Rémy, interviewé par un timide reporter de Radio-37, nous a raconté de vivantes anecdotes. Ça nous change des bavardages prétentieux de tant de cabots qui prennent leur nombril pour le micro du monde.

Bravo à Michel Herbert pour sa chanson improvisée. On lui téléphone des rimes, un sujet, et là-dessus il bâtit ses couplets non sans brio. Mais il est bien entendu que ce n'est pas du chiqué, hein ?

A Radio-Paris, « Les ondes de Paris », par Paul Clérouc. De Paris ? Hum ? Plutôt de Pézenas ou de Quimper-Corentin. C'est pompiers du village. Ça résonne comme sous une grange. Pour un peu, on humerait le tas de fumier du bout du hameau.

Entendu à l'Ile-de-France un sketch déopilant de Lucien Régnier et Pierre Ferrari : « Les amours tragiques de la reine Flavie ». Roméo Carlès était là-dedans impayable. Mais pourquoi s'obstine-t-il tujours à dire amour pur amour, jur pur jur... Allons bon ! voilà que ça me gagne !

Carlès peut très bien être cocasse sans abimer les mots.

Le même Roméo Carlès m'a bien fait rire avec sa chanson du cheval et de la génisse... la première fois que je l'ai entendue, il y a deux ou trois ans ! Il ne ferait pas mal d'envoyer ces couplets à l'équarisseur... Trois ans, ô Roméo ! c'est lame de Gillette !...

Marg. de Siebenthal est une virtuose du violon et du piano. Séduite par ces deux instruments, elle n'a pu se décider à choisir : elle les a adoptés tous les deux. Comme elle doit regretter de n'avoir que deux mains ! Elle est exquise : on dirait qu'elle effleure de son archet les touches de son piano ou qu'elle fait tomber en cascade au fond d'un violon de cristal les notes fraîches arrachées à son clavier. Son jeu est admirablement doux : l'on dirait le souffle d'un baiser qui s'approche... Voyez comme elle me rend poète !

Radio-Normandie ayant, l'autre lundi, annoncé un crochet radiophonique, on se mit à l'écoute. Et qu'entendit-on ? Le « crochet » retransmis quinze jours auparavant par Radio-Cité et que l'on avait tout simplement enregistré sur disques. Resucée n'est pas succès. On demande de l'inédit, Messieurs les Normands.

Les émissions radiophoniques de la C. G. T. auront lieu à partir du 30 novembre, le mardi soir de 19 h. 45 à 20 heures, au lieu du dimanche, et toujours à Radio-Paris, relayé par Bordeaux-P.T.T., Montpellier et Grenoble.

L'AUDITEUR X.

LES EXPOSITIONS

Galerie Bernheim Jeune, 83, fbg St-Honoré.  
Exposition Eugène Dabit.  
(du 18 novembre au 3 décembre).  
Carmine, 51, rue de Seine.  
Le sport et les artistes.

LA MUSIQUE

Une Société Schubert vient de se constituer. Renseignements, 22, place de la Madeleine, à Paris.  
Tous les vendredis soirs, le restaurant Chez Miron, 179, rue Saint-Jacques, organise un dîner-concert au cours duquel sont exécutées des œuvres de musique de chambre des plus grands musiciens. Le Prix du dîner — assez raisonnable — est de 12 francs.

LES BALLETS POLONAIS.

Des manifestations chorégraphiques étrangères de l'Exposition de 1937, celle des Ballets Polonais a été la dernière, mais aussi, il faut bien le dire, la plus réussie. Ces ballets sont dirigés par Mme Bronislava Nijinska, la sœur du célèbre Nijinski, des Ballets Russes (où elle figurait elle aussi).  
Les trois ballets qui furent présentés à la répétition générale à Mogador le vendredi 19, sont basés sur la technique classique, telle qu'on la pratique à l'Opéra de Paris. Mais alors que le « Concerto de Chopin », bien exécuté, est typique de ce classique à l'état pur, les deux autres : « La légende de Cracovie » et « Le Chant de la Terre » témoignent d'heureux emprunts au folklore polonais et donnent à cette troupe son véritable caractère. La chorégraphie de Mme Nijinska est ingénieuse, plastique et savante. Les costumes sont d'un goût parfait, certains décors le sont moins. Quoiqu'il en soit, répétons-le, les Ballets Polonais auront été la vraie révélation de l'Exposition de 37.

Y. B.

CONFERENCES

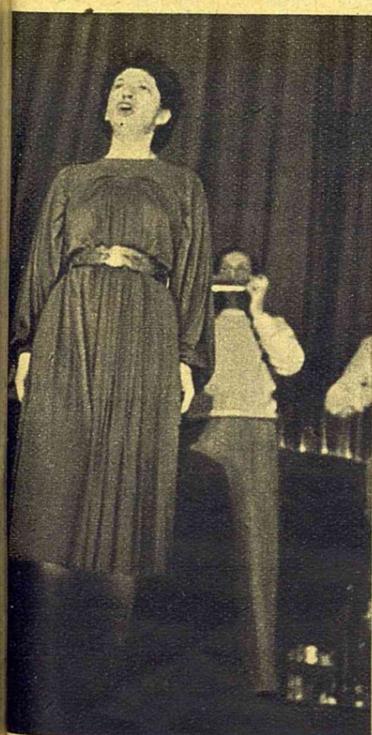
La Maison de la Culture annonce pour le 7 décembre, à 20 h. 30, Mairie du 4<sup>e</sup> arrt, Place Baudoyer, une conférence de Jean Cassou sur « Le Peuple de 48 ». Le conférencier parlera des événements de Février à Juin 48, époque héroïque et douloureuse où le prolétariat prend conscience de lui-même.

QUE VOIR ?

Théâtre.  
L'Atelier. Volpone. — Ambassadeurs. Pacifique.  
Théâtre Antoine. L'homme qui se donne la comédie. — Théâtre des Arts. Sixième étage. — Deux-Masques. Les Mauvais Anges. — Mathurins. L'Echange. — Sarah-Bernhardt. La Mère. — Vieux-Colombier. Les Borgia, Famille Etrangère.

VARIETES.

Les Frères Isola dans leur Théâtre d'Illusions.  
Maurice Chevalier et les trois Bonos au Casino de Paris.  
Serge Lifar dans le ballet « Daphnis et Chloé » à l'Opéra (Consultez les programmes quotidiens).  
Les opérettes ou revues marseillaises vont enfin disparaître de la scène du Théâtre des Variétés où M. Alibert les avait installées. C'est une revue d'une formule nouvelle, signée de Dorin et Saint-Granier, qu'au début de 1938 on y pourra, espérons-le, applaudir.  
Le bruit avait couru que Gilles et Julien, qui ont enthousiasmé ces dernières années tant de publics par leurs chansons généreuses, amusantes ou dramatiques, étaient sur le point de se séparer, Gilles devant, désormais chanter seul et Julien entrer dans la sympathique troupe des Comédiens de l'Arbre-Sec que dirige Claude Dauphin. Renseignements pris on pourra encore les entendre ensemble du 1<sup>er</sup> au 7 décembre au Casino Montparnasse et ensuite à Lyon où un engagement les appelle.  
Gilles et Julien au Casino Montparnasse.  
La chanteuse de charme Elyane Celis à l'Européen.



La grande actrice Marianne Oswald interprétant une de ses nouvelles créations.



## DOUBLAGE

**B**EAUCOUP de critiques sont adversaires de tout doublage, et s'ils le pouvaient, ils interdiraient ces opérations quasi magiques, qui consistent à mettre dans la bouche d'un acteur une autre voix, d'autres paroles, une autre langue. Et, certes, il faut avouer que bien souvent, des films excellents dans leur langue d'origine deviennent des œuvres plus que médiocres lorsqu'elles sont présentées en « version française », et qu'un médiocre cabotin parle dans la coulisse tandis que sur l'écran de grands acteurs remuent les lèvres sans que les paroles qu'on leur souffle soient d'accord avec leurs actes.

Il naît, à voir cet homme qui parle avec la voix d'un autre, une gêne, un trouble qui s'accroît d'autant plus que les phrases qu'ils prononcent, également éloignées de la syntaxe et du langage parlé, sont écrites souvent dans un patois presque aussi loin du français que de l'américain.

Nous parlons seulement ici des mauvais doublages, de ceux qui sont exécutés à 'a diable par des acteurs et des auteurs de dialogue sans talent et sans scrupule. De tels doublages sont l'exact équivalent, dans un domaine très particulier, de ces mauvais films français que nous ne cessons pas de combattre, et qui sont le fruit de la combine et du manque de conscience professionnelle. Sans doute préférons-nous même — et le public avec nous — un médiocre film français, à un film américain de bien meilleure qualité, mais qui a été massacré par un doublage indécemment mauvais.

À côté de ces mauvais doublages, il existe de bons doublages et qui sont aussi légitimes que peut l'être une bonne traduction d'un livre étranger. Ces doublages qui ont toutes les qualités d'une bonne traduction, ne se contentent pas de transposer mot à mot les phrases étrangères, mais s'efforcent aussi de rendre intelligible l'esprit même de l'œuvre au public français, qui ne traduit pas littéralement un idiotisme étranger, mais lui substituent l'expression française équivalente, qui ne font pas dire aux acteurs « allons prendre une liqueur », traduction bête de l'américain, mais « allons prendre un verre », vraie traduction française.

Et, de ce fait, pour être rendue plus compréhensible, l'œuvre gagne pour le

Katharine Hepburn interprète dans « Pension d'Artistes », le rôle émouvant de la sensible Terry Randall.

public français infiniment sur l'œuvre originale.

J'ai vu représenter par exemple « Soupe au Canard », ce chef-d'œuvre des frères Marx en version originale et en version doublée. En version originale, les bavardages endiablés de Groucho, ses plaisanteries essentiellement américaines qui se succèdent avec un rythme de mitrailleur étaient presque entièrement perdus pour le public qui ne connaissait pas parfaitement, je ne dis pas l'anglais, mais les finesses de l'argot américain. Les sous-titres étaient incapables de traduire avec une suffisante vitesse ces bons mots accumulés. Tout au contraire, dans la version française, faite avec beaucoup d'intelligence et de discernement, un spectateur de notre pays goûtait infiniment mieux le comique des frères Marx, leur fol entrain, leurs plaisanteries d'alm-nach, leur verve folle, leur irrespectueuse folie, tout ce qui fait d'eux quelque chose comme les Pieds Nickelés de l'écran américain. Vive donc le doublage, mais le doublage bien fait.

Georges SADOUL.

## LES REVOLTES D'ALVARADO

Le cinéma mexicain est encore à ses premiers balbutiements. Nous avons vu l'an dernier les deux Moines. L'œuvre était franchement médiocre ; inspirée qu'elle était des productions allemandes de l'époque expressionniste, elle datait terriblement par l'artificiel de ses recherches artistiques. Les Révoltés d'Alvarado sont une œuvre d'une toute autre classe, et cette classe, cette valeur, elle la doit à l'apparition à l'écran du peuple mexicain. On se souvient qu'il y a douze ans le peuple soviétique bouleversa tout le cinéma par sa seule présence sur l'écran.

Les révoltés d'Alvarado, souvent inspirés des réalisations soviétiques, n'aura certes pas l'importance des premiers films russes dans l'histoire du cinéma. Mais ce n'en est pas moins une œuvre d'une qualité et d'un ton remarquables. Ce qui y est très beau, ce sont les scènes de pêche, de grève, tout le déroulement un peu lent mais très vrai d'une très simple histoire de grève. On a peut-

## C I N É M A S

être un peu exagéré le hiératisme naturel des indigènes du Mexique, mais tout sonne vrai dans cette œuvre où n'intervient aucun acteur professionnel, dont les vrais héros sont les vrais habitants d'un vrai village de pêcheurs. C'est avec joie que nous saluons avec ce film la naissance d'un nouveau cinéma national, de ce cinéma mexicain dont nous pouvons attendre beaucoup s'il persévère dans cette voie. Les photographies de Paul Strand sont toujours de tout premier ordre. Le scénario, simple et vrai, a été écrit par ce photographe en collaboration avec Velasquez Chavez, ministre des Beaux-Arts du Mexique. (Film mexicain.)

+ +

## LE CONCERTO DE BETHOVEN

Deux jeunes pionniers, vedettes enfantines qui jouent pour la première et la dernière fois, sont les vedettes de ce film pour enfants, tiré d'épisodes de la vie soviétique. Ces deux enfants sont charmants et jouent admirablement du violon. Une simple histoire (on pourrait même écrire une histoire simplette), sert de trame à cette œuvre qui nous montre quelques épisodes de la vie enfantine d'U.R.S.S.

Les jeunes acteurs ont gardé tout leur charme et toute leur fraîche spontanéité. Malheureusement, le sujet manque souvent de vigueur réaliste. Il permet en tout cas d'applaudir deux jeunes virtuoses soviétiques, comme ceux qui remportèrent l'an dernier des succès éclatants dans divers concours internationaux. (Film soviétique.)

+ +

## AMES A LA MER

Un bateau qui brûle, Gary Cooper, une révolte d'esclaves, un concert chez les gens élégants, le metteur en scène des Lanciers du Bengale, beaucoup d'argent dépensé, un innocent menacé et une fin heureuse. On en a mis « autant que cela se pouvait », et on en a mis beaucoup trop. Cette accumulation d'atouts est plus nuisible qu'utile, et ce film n'est qu'une œuvre de quatrième rang. (Film américain.)

+ +

## L'ENSEMBLE MUSICAL DE L'ARMÉE ROUGE

Ceux qui n'ont pu assister aux inoubliables concerts de la salle Pleyel applaudiront ce film qui met en scène les virtuoses de l'armée rouge. On a consciencieusement filmé cette troupe magnifique, mais il faut regretter que l'enregistrement sonore des chœurs et de l'orchestre ait été parfois un peu défectueux et ait un peu trahi les modulations si nuancées de cet ensemble. (Film français.)

+ +

## CESSEZ LA TORTURE

Ce pourrait n'être qu'un très sombre mélodrame. Un jeune médecin aime la femme de son patron, et voici que le mari fait une chute dans une carrière et qu'il est condamné à une affreuse agonie au fond d'un puits, la colonne vertébrale brisée. Le malheureux meurt empoisonné. Le jeune médecin est accusé du meurtre. On le croit condamné, mais selon la règle tout finit bien. Le film vaut beaucoup mieux que son sujet. Il y a dans beaucoup de scènes un rythme excellent, de l'humour, de l'entrain. Les croquis d'une université américaine, des journalistes indécemment assemblés autour de la carrière où un homme agonise ont de la couleur et de l'accent. Ce film est mis en scène par Georges Marschall, il passe actuellement dans les salles de quartier et est malheureusement doublé d'une façon assez catastrophique. (Film américain.)

+ +

## LE PRISONNIER DE ZENDA

Ce film est tiré d'un roman de M. Anthony Hope, qui eut le plus grand succès dans les pays anglo-saxons, et qui, chez nous, disputa la faveur des lecteurs de Nos Loisirs, aux environs de 1906, avec le Vautour de la Sierre, de M. Georges de Clavigny. Qu'on sache donc qu'un Anglais ressemble fort à un roi balka-

nique, que pour rendre service à un colonel moustachu et contristé il consent à se faire couronner roi à la place du véritable roi ivre mort, qu'il reconquiert un royaume à la pointe de l'épée et qu'il s'en retourne en Angleterre, sans la barbe qui faisait son orgueil, mais avec, dans son cœur, le souvenir de l'amour d'une belle princesse. Cette histoire qui démarque assez fidèlement un roman d'Alexandre Dumas, et qui avait déjà été plusieurs fois portée à l'écran, a été somptueusement mise en scène par John Cromwell. La scène du couronnement est en particulier d'un luxe très grand et qui ne tombe pas dans le mauvais goût. Ronald Colman joue avec finesse le double rôle de l'Anglais et du prince, ce qui donne lieu à d'ingénieux truquages photographiques. Madeleine Carroll est aussi belle et sensible qu'elle peut l'être. Les scènes de cape et d'épée sont souvent amusantes. (Film américain.)

+ +

## LE MARI DE LA REINE

Biscot vit toujours. Sa personne ou son fantôme hante toujours l'écran. Et on fait encore tourner à ce semblable-homme des films dans la plus pure tradition d'avant-guerre : poursuites en fiacre, histoires de pipelettes, gendarmes bons enfants, imbéciles débrouillards et histoires de cocus. Le résultat de cette cuisine est parfois d'une attendrissante naïveté et provoque une curiosité quasi-archéologique. Mais l'histoire de garde républicain confectionnée par MM. Mouzy-Eon et René Pujol (dont les gags pourraient pourtant, mis en œuvre par quelque Joe Brown, être drôles), ne fait pas rire, mais pas du tout. (Film français.)

G. S.

## NOUS AVONS AIME :

## UN PEU

Pension d'artistes (atmosphère); Drôle de Drame (discutable); Le Courrier de Lyon (intelligent); Les Anges noirs (sinistre); Capitaines courageux (pour vos enfants); La fin de Mme Cheiney, une Fine Mouche, Topper, Nick gentleman détective (vaudevilles américains).

## BEAUCOUP

Légionnaire (antifasciste); Regain (considérable); Les Révoltés d'Alvarado (mexicain); Pépé-le-Moko (bien fait); Petit Rossignol (en couleurs); Million dollar legs (un burlesque classique); Gribouille (attendrissant); Sous les ponts de New-York (doublage de Winterset).

## PASSIONNEMENT

La Grande Illusion (Noir); Visages d'Orient (La Chine); Le Député de la Baltique (vrai); Pierre le Grand (historique); Soupe au canard (louffingue); Ils étaient trois (dramatique).

## PAS DU TOUT

Club des Aristocrates, Le Dernier Train de Madrid, Le Capitaine de Florence.



Ginger Rogers, une des principales actrices de « Pension d'Artistes ».

# A S P O R T

à un co-  
il consent  
place du  
reconquiert  
ée et qu'il  
ns la bar-  
mais avec,  
l'amour  
histoire qui  
un roman  
it déjà été  
n, a été  
par John  
nement est  
and et qui  
goût. Ro-  
le double  
ce, ce qui  
pages pho-  
est aussi  
l'être. Les  
t souvent

NE  
ne ou son  
n. Et on  
ole-homme  
tradition  
fiacre, his-  
bons en-  
et histoi-  
te cuisine  
te naïveté  
si-archéo-  
e républi-  
ouzezy-Eon  
pourraient  
quelque jeu  
pas rire,  
is.)

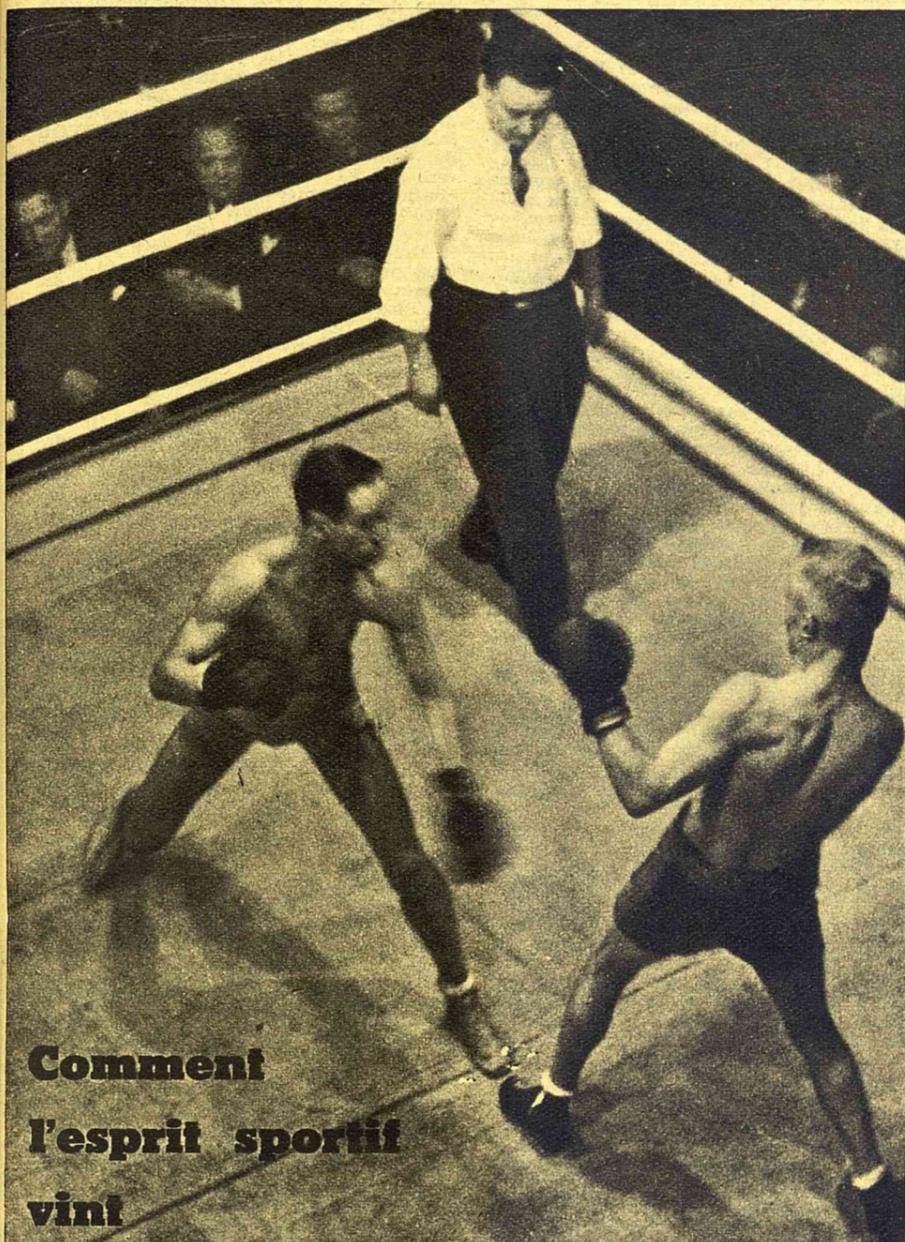
G. S.

Drôle de  
Lyon (in-  
tre); Ca-  
s); La fin  
che, Top-  
raudevilles

min (con-  
lo (mexi-  
etit Rossi-  
legs (un  
attendris-  
double)

Visages  
de la Bal-  
historique);  
s étaient

ier Train  
ce.



## Comment l'esprit sportif vint

### aux garçons de mon âge \*

#### III. — Un vrai match de boxe

VOTRE petite vie se poursuivait toujours agitée. Une fois, il nous fut donné d'assister à un match de boxe qui faillit tourner au tragique. Les acteurs en étaient des « grands » de la classe du « certif », comme nous disions couramment... et comme le disent d'ailleurs encore les écoliers de 1937!

Deux grands gaillards de 14 ans se disputèrent tout en descendant les marches qui conduisaient à la cour quand, tout à coup, l'un des deux plaça un coup de poing bien senti au menton de l'autre, dont le grand corps fut précipité au bas de l'escalier, d'où on dut le relever, proprement k.-o. Cela calma nos ardeurs belliqueuses pendant quelques jours.

L'hiver, nos distractions favorites consistaient à discuter des mérites de tels ou tels foot-balleurs cotés, les Dewaquez, les Bard, les Nicolas, les Chayriguès, les vedettes de l'époque. Je n'insisterai pas sur ce point, car nos passions, nos discussions, si elles changeaient de sujet, restaient toujours sur le sport. Sauf une fois, cependant : au printemps 1924, les élections se préparaient et la classe était divisée en « blancs » et « rouges ». J'étais devenu un « grand » à mon tour et comme j'étais l'un des premiers de la division du certificat d'études, j'étais une des « lumières » de l'équipe des « rouges », comme vous le pensez bien.

\* Voir Regards du 25 novembre.

#### IV. — Après la politique le sport reprend ses droits

Fort heureusement, ça ne dura pas longtemps et le sport reprit bientôt ses droits. Tout l'hiver précédent, parallèlement à nos discussions sur les erreurs de sélectionneurs de l'équipe de France de football, nous jouions au foot, nous-mêmes, sur la grand-place de l'Eglise.

Nous partions pour l'école une demi-heure avant l'heure. A 11 heures, on fonçait à la maison pour revenir dès midi et quart se constituer en équipes régulières.

Mais il y avait deux embêtements. C'était le grand peuplier central qui coupait le terrain en deux et, de plus, une déclivité exagérée qui faisait qu'on perdait toujours un temps précieux avant de jouer, car personne ne voulait être lésé. C'était, sinon logique, du moins admissible!

#### V. — L'utilisation des compétences

Les bons joueurs, ceux qui couraient vite et étaient adroits, jouaient en avant. Je dis : les bons joueurs, mais ce n'est pas tout à fait exact. Bien souvent, c'étaient les plus criards, les vantards, qui voulaient pouvoir nous seriner les oreilles pendant la classe du nombre de buts qu'ils avaient marqués!

Les timides, les moins rapides, étaient

## Au Sprint

### Le sport chez les patros

Les patronages catholiques groupés en Fédération Symnique et Sportive des Patronages de France, viennent de tenir leur Congrès. Congrès très intéressant qui a permis d'apprendre que le nombre des adhérents des patros a augmenté sur l'an passé et qu'ils sont maintenant 86.000.

Cette fédération possède des éléments sportifs de valeur, comme Championnet-Sports, champion de France de basket et pourvoyeur d'équipiers de l'équipe nationale, ou encore de coureurs à pied de grande classe, comme Wittmer, champion de 400 mètres, sélectionné international.

Notons en passant que Championnet Sports battit difficilement cet été le champion de basket de la F. S. G. T., la P. S. Clichoise.

### Argent gâché

Le Football-Club de Sochaux, club financé, chacun sait ça, par la riche firme Peugeot, est actuellement largement en tête du championnat de France de football professionnel.

Peut-il y rester? C'est ce que tous les sportifs se demandent. Et, au fait, quelle réponse peut-on leur fournir?

A notre avis, il paraît infiniment vraisemblable que Sochaux a de bonnes chances pour rester longtemps à la place qu'il occupe.

Mais il le devra surtout, dans cette éventualité, à la qualité vraiment transcendante de sa défense, formée du « goal » Di Lorto et des arrières Cazenave et Mattler, défense qui est ni plus ni moins la propre défense de l'équipe nationale.

En effet, l'attaque de Sochaux est présentement singulièrement amoindrie. Le remarquable petit inter droit Abegglen, international suisse, l'un des meilleurs stratèges opérant en France, est blessé, ainsi que l'international français Pedro Duhart, inter gauche de grande valeur, Hoffmann, attaquant de classe qui jouait l'an dernier à Strasbourg, Belko, ailier gauche hongrois, et Ithurbide, autre ailier gauche venant, comme Cazenave et Duhart, du beau pays d'Uruguay, et qui avait été, ces derniers temps, l'artisan des succès de son club. D'autre part, l'ailier droit Kurt Keller, autre transfuge de Strasbourg, et l'ailier gauche — encore un! — Korb, venu de Mulhouse, sont, pour le moment, hors de forme.

Si bien que, si l'on calcule ce qu'ont coûté à Sochaux tous les joueurs et remplaçants de sa ligne d'attaque qui sont devenus indisponibles, on arrive au chiffre impressionnant de près d'un million de francs!

Joli pécule, qui se trouve gâché et qui, soit dit en passant, est allègrement prélevé sur le produit du travail de quelques dizaines de milliers de travailleurs employés aux usines du « mecène » Peugeot...

condamnés au rôle moins glorieux de demis et les « brutes » jouaient arrièrre. Les gardiens de buts, que nous appelions les « gaules » — car nous avions entendu ce mot dans la bouche de grands sans imaginer qu'il s'écrivait : goal — les gardiens de but, donc, étaient des spécialistes.

Comme toute chose, notre amour du football passa et ma dernière année d'école se termina sur l'apothéose des Jeux Olympiques.

Les Uruguayens en football, Nurmi et Paddock chez les coureurs à pied hantèrent nos esprits.

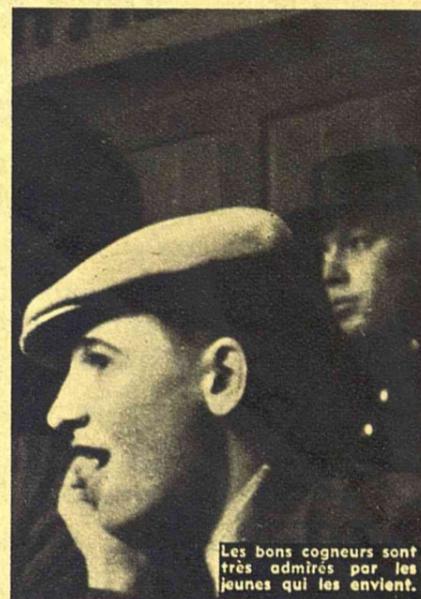
#### VI. — Encore un sportif de gagné!

Et c'est ainsi que beaucoup de mes copains d'école trouvèrent la voie du sport. Nombreux sont ceux qui jouent maintenant dans l'Union sportive locale ou les clubs parisiens.

Pour moi, je pense que champion ou pas, du moment que le sport a gagné une unité, c'est tant mieux.

Et c'est là-dessus que je terminerai ce petit papier qui a seulement voulu montrer comment l'esprit sportif vint aux garçons de mon âge.

René NORMAND.



## UNE INFORMATION NÉCESSAIRE

Bien qu'au 25 Novembre — un mois après la mise en vente — aient été commandés et livrés 291.000 exemplaires de

## L'ALMANACH OUVRIER - PAYSAN DE "L'HUMANITÉ"

de nombreux correspondants : particuliers, libraires, dépositaires nous écrivent pour signaler que telle région, telle localité n'a pas été servie en conséquence de ses besoins locaux.

Nous rappelons qu'il ne nous a pas été possible de faire des envois d'office : seules les commandes ont été exécutées. Elles le sont sans aucun retard et intégralement. Notre tirage de 350.000 exemplaires nous permet d'en donner l'assurance.

ADRESSEZ VOS COMMANDES AU  
BUREAU D'ÉDITIONS  
31, Boulevard Magenta — PARIS-X.  
Chèques postaux, Paris 943-47

432 pages : 6 francs

L'ALMANACH  
OUVRIER - PAYSAN  
CONVIENT AUX PETITS  
ET AUX GRANDS :  
IL A UN SUCCÈS  
SANS PRÉCÉDENT

## Une bonne nouvelle !

De nombreux amis nous ont demandé de prolonger notre campagne d'abonnements qui devait se terminer le 30 novembre. Nous cédon devant les bonnes raisons qu'ils invoquent et avons le plaisir d'informer nos lecteurs, nos diffuseurs et nos abonnés que

### LA CLOTURE DE LA CAMPAGNE D'ABONNEMENTS EST REPORTÉE AU 15 DÉCEMBRE

*Les retardataires peuvent donc mettre à profit ce nouveau délai pour s'abonner et abonner leurs amis*

Nous rappelons que pour tout abonnement ou réabonnement (même anticipé) de 6 mois ou 1 an

Nous envoyons gratuitement

### L'Almanach Ouvrier et Paysan 1938

Les abonnés gagneront tous de superbes cadeaux avec des voyages en U. R. S. S. aux meilleurs

Bien entendu les abonnements exceptionnels à 5 francs sont également maintenus jusqu'au 15 Décembre

Demandez-nous des carnets d'abonnements. Tarif des abonnements pour la France : 1 An 58 fr. - 6 Mois 32 fr. 3 Mois 18 fr. - Abonnement spécial 1 Mois (5 numéros) 5 fr.

REGARDS, 89, rue d'Hauteville, PARIS  
C. C. P. 1715-54 Paris

LA PREUVE EST FAITE !  
C'EST A LA

### La Coopérative "LES SPORTS"

que l'on achète les meilleurs articles de sports.

Magasin: 32, rue des Petits-Hôtels, Paris. (10<sup>e</sup>). Catalogue franco sur demande.

Les Tracts de la



THOMAS MANN

### AVERTISSEMENT A L'EUROPE

Trad. de l'Allemand par R. BIEMEL  
Préface d'ANDRÉ GIDE  
6 fr.

JULES ROMAINS

### POUR L'ESPRIT ET LA LIBERTÉ

4.50

Demandez à vos amis qui ont participé aux sorties accompagnées du Comité des Loisirs Populaires de « Regards » s'ils ont été intéressés ?

Vous ne raterez pas nos sorties de Décembre !

DIMANCHE 19 DECEMBRE, à 10 heures.

MUSEE DE CLUNY,

Entrée gratuite, participation aux frais : 1 fr. Rendez-vous, 24, rue du Somerard.

Se présenter muni du bon de participation ci-dessous.  
La participation aux frais peut être réglée au lieu de rendez-vous.

Comité des loisirs populaires de "Regards"  
**BON DE PARTICIPATION**  
Aux sorties accompagnées du mois de Novembre

VENT DE PARAITRE

COLLECTION « PROBLEMES »

+ +

HENRI LEFEBVRE

### LE NATIONALISME CONTRE LES NATIONS

Préface de Paul NIZAN

+

« Il existe, en France, écrit l'auteur, les éléments d'une véritable communauté nationale. »

Il s'agit précisément de discerner les vrais éléments nationaux des faux, en ce moment historique où les démarches de l'homme deviennent décisives.

Ceux qui se réclament le plus violemment de la nation ne sont pas, le plus souvent, ceux qui entendent préserver ses valeurs acquises ni son avenir le plus haut.

Le mérite du présent livre, précis et passionnant, est d'aider à comprendre les réalités les plus graves d'un temps où la vie de chaque Français se trouve plus terriblement que jamais engagée.

+ +

EDITIONS SOCIALES INTERNATIONALES

24, RUE RACINE, PARIS

## QUAND L'AMÉRIQUE S'ÉVEILLE...

(Suite de la page 13.)

Le C.I.O., ou le T.W.O.C., ou le S.W.O.C. agissaient méthodiquement : leurs victoires ont été des victoires de la patience et du sang-froid. Les « drives » étaient préparées de loin : dans le textile par exemple, on fit partir 500 « organisateurs » ; 8 centres de propagande régionaux furent montés. Les propagandistes allaient partout, de porte en porte, faire de la persuasion à domicile, du « canvassing » ; des affiches paraissaient sur les murs. Dans le coton, il y avait les terribles villes du Sud, celles où les femmes travaillaient 52 heures par semaine pour 6 ou 7 dollars, et c'étaient des villes où il fallait commencer par le commencement, par l'éducation du public et par celle des ouvriers. Le T.W.O.C. monta des chorales, des orchestres, des clubs, des troupes de théâtre, des cours ouvriers et des équipes de base-ball ; puis les journaux ronéotypés parurent dans les citadelles mêmes du coton, puis « Parade », le journal des Textiles du Sud. Le soir, la radio parlait à travers le ciel des campagnes du C.I.O. Le Ku Klux Klan avait beau dire que les hommes du C.I.O. étaient des « agitateurs communistes étrangers », les gens se rendaient bien compte que les 50 organisateurs du T.W.O.C. dans le Sud étaient connus dans le pays, que c'étaient parfois des fidèles des Eglises et parfois même des pasteurs. Les usines commencèrent à voter C.I.O. On attaqua d'abord la soie, après des mois de préparatifs patients : quand la grève éclata, elle balaya les résistances ; on passa ensuite à la laine, à cette puissante AMERICAN WOOLEN Co, qui est la GENERAL MOTORS du textile ; quand on en eut fini avec la laine, on affronta le coton, en encerclant peu à peu les grandes firmes, de Cannon en Caroline, de Riverside en Virginie, de Bibb en Georgie. Quand on dressa un bilan, il y avait 90 % de syndiqués dans la soie artificielle, 85 % dans la soie, avec la semaine de 40 heures et 14 dollars par semaine. 400.000 textiles étaient dans le T.W.O.C., dont 225.000 sous contrat ; on était parti avec 15 contrats collectifs, on finissait le « drive » avec 450. L'AMERICAN WOOLEN Co avait consenti un contrat à ses 10.000 ouvriers et signé, comme on dit, la « dotted line » (1). Les souvenirs tragiques de Paterson, de Lawrence et de Gastonia commençaient à être vengés.

### LA CHANSON DE LA FISHER BODY

Les industriels n'étaient pas fiers quand ils voyaient passer les drapeaux qui disaient :

6 heures de travail,  
8 heures de sommeil  
10 heures de jeu.

ou :

La G. M. (2) aujourd'hui.  
Ford demain.

Quand il le fallait, les grèves éclataient : c'était quand le C.I.O. rencontrait en face de lui un « Tom » Girdler de l'acier, ou un Alfred Sloan de l'auto. L'Amérique connut les grèves d'occupation, les « sit down strikes ». Dans les usines occupées, les ouvriers chantaient « Solidarity for ever » ou « Hinky Dinky parlez-vous » :

Les genoux du patron tremblent  
Le patron tremble dans sa flanelle  
Hinky Dinky parlez-vous...

Maurice Sugar, avocat de l'U.A.W. composait une chanson fameuse pour les grévistes de la « Fisher Body » :

S'ils virent un compagnon  
Ils le reprendront  
Occupez ! Occupez !

Occupez ! Prenez donc un siège  
Occupez ! Reposez vos pieds  
Occupez ! Il faut Les battre, compagnons  
Occupez ! Occupez !

L'Amérique des bien pensants dénonçait les occupations par la voix de ses journalistes et par celle de ses sénateurs. Le sénateur républicain Johnson disait :

« L'élément le plus menaçant de notre vie économique nationale est la grève d'occupation... »

Le sénateur démocrate Lewis demandait :

« Les Etats-Unis ont-ils un gouvernement ? »

Mais les sénateurs Borah et Black et le juge Pecora de la Cour Suprême de New-

York défendaient les ouvriers. Ceux-ci reprenaient pourtant de très vieux cris venus d'Europe :

Tous pour un ! Un pour tous !

La lutte s'organisa. « Tom » Girdler et Alfred Sloan la menèrent, parce qu'ils entendaient sonner « le glas de l'open shop », de l'usine sans syndiqués, et du droit divin des trusts. On mobilisa la propagande : c'était assez facile pour ce trust de l'acier, qui contrôlait dans ses villes les banques, les grands magasins, les immeubles et les journaux. C'était facile pour cette General Motors qui paye des millions de dollars par an de publicité à la radio et à la presse. Le VINDICATOR de Youngstown, la TRIBUNE de Warren, le REPOSITORY de Canton se déchainèrent contre les grèves. Le DEMOCRAT de Johnstown expliquait que la grève de l'acier n'était pas menée contre la Bethlehem Steel, mais contre la bonne ville de Johnstown. La Bethlehem Steel monta des « Comités de citoyens ». Girdler, Sloan et Ford organisèrent les « Vigilantes ». Le Ku Klux Klan, la Liberty League, des sections de l'American Legion se mirent au travail : tout cela faisait une espèce de fascisme local, qui lutait contre le droit de grève et organisait les « back to work movements » (1).

Quand la propagande échouait, la violence commençait. Les industriels obtenaient des juges complaisants des « injonctions », les ordres d'évacuation des usines. On coupait l'eau, le gaz, le courant, le chauffage. Les « vigilantes » et la police organisaient le blocus de la faim autour des usines occupées. Mais les cantines du S.W.O.C. et du T.W.O.C. paraient assez bien ces coups. On passa vite aux gaz lacrymogènes et aux coups de fusil, aux évacuations à main armée. La police des villes reçut des renforts composés de gangsters en chômage, de briseurs de grève professionnels, les « scabs », d'assommeurs, les « thugs ». « Tom » Girdler, président du STEEL AND IRON INSTITUTE, organisa enfin les provocations : à Youngstown, à Canton, à Warren, à Johnstown, au temps des grèves de l'acier, des bombes explosèrent, des conduites d'eau sautèrent ; on trouva des explosifs dans les boggies des trains. Mais on n'arrêta jamais que deux suspects : c'étaient justement deux « scabs ». On arrêta par centaines les militants du C.I.O. et on les battit. Ailleurs, on tua des ouvriers : à Chicago, à Canton, à Youngstown, à Beaver falls. Mais les grévistes tenaient ; à la fin, ils vainquirent. L'opinion publique et le gouvernement fédéral, malgré le double jeu des gouverneurs, l'excessive patience de Miss Perkins, le silence du Président, furent tout de même pour eux : on entendit des hommes politiques demander aux autorités de prohiber la vente des armes et des gaz aux « corporations » qui « assassinent leurs ouvriers qui osent discuter leurs conditions de travail ».

### ...FOR THE UNION MAKES US STRONG

En décembre 1936, 10 syndicats du C.I.O. furent suspendus par le Congrès de l'A.F.L. à Tampa : le journal du C.I.O., l'UNION NEWS SERVICE, écrivit :

« Une étrange grève d'occupation vient de se dérouler à Tampa (Floride). Tandis que les travailleurs dans maintes usines faisaient de l'occupation pour améliorer leurs conditions d'existence, les grévistes de Tampa ont mené la première grève contre les ouvriers... »

Dix mois plus tard, le C.I.O. groupait 28 fédérations d'industrie et 404 syndicats locaux, avec 3.200.000 membres. La vieille A.F.L. en conserve encore 3.500.000, parmi lesquels l'opposition à la direction de « Bill » Green grandit. L'acier, l'auto, le pétrole, le caoutchouc, le textile, l'appareillage électrique, les employés de magasin sont entrés dans la lutte syndicale ; les salaires ont monté ; la durée du travail a diminué. Par-dessus tout, les travailleurs américains ont pris conscience de leur vie et de leur nouvelle puissance.

Il y avait des ouvriers américains : il y a une classe ouvrière qui a appris à crier après quarante ans de concurrence sans pitié sur le marché du travail :

Solidarity for ever, for the union makes us strong...

(Solidarité à jamais, car l'union fait notre force.)

Paul NIZAN.

(A suivre.)

(1) Les campagnes du Retour au Travail.

(1) Le pointillé.

(2) General Motors.



ILLUSTRATION de Renée UNIK

# UN BON FEUILLETON

par Maurice FOMBEURE

Les plus enfoncés dans la matière. Ce fut le cas de mon ami Potut, le forgeron, prénommé Carolus. Un réaliste, qui disait à ses copains :

— Moué, jusqu'à cinquante ans j'ai tiré mon coup tous les soirs !

Un technicien qui, un jour où l'on voulait lui faire nettoyer une cheminée qui ne tirait pas, l'examina du dedans, et déclara :

— Je vois ce qu'aul est : aul est le revalinement et l'engouement qui n'vont pas.

Enfin, l'homme le moins fait pour être touché par « Le Château Hanté ». Eh bien ! Monsieur, un soir où nous parlions de l'Allemagne, il m'exprima son opinion qui est que nous ne l'avions pas assez matée en dix-neuf cent dix-neuf. Et il ponctua sa pensée en déclarant :

— Ces gens-là, il faudrait leur rogner becs et ongles, comme disait le baron de Cloarieu.

Et devant ma surprise, il demanda :

— Vous lisez l'feuilleton ?

Les enfants — pour eux, il fallait s'y attendre — voyant leurs parents absorbés par cette lecture, barbotèrent les vieux numéros. Ils ne comprirent pas tout, mais retinrent qu'il y avait là un château-fort à peu près inaccessible. Aussitôt ils en établirent un dans les falaises calcaires escarpées qui dominent la Vienne. De là, l'un d'eux se noya et un autre se cassa un bras.

La fille de Potut, Ismérie, mariée à Arsène Beaudont, l'épicier, fut enceinte des œuvres de son mari. Comme elle lisait le feuilleton dans ses derniers mois (car il dura longtemps) elle se promit de bap-

tiser le fruit de ses entrailles Lionel, si c'était un garçon et Evelyne si c'était une fille. Ce fut un fils. On le prénomma Lionel. Certains en rirent au village car c'est un nom qu'on n'y avait jamais entendu. Mais les initiés l'approuvaient en secret : Lionel, du « Château Hanté », était si sympathique et si « comme il faut » !

Enfin la vieille Rosalie Parasard, paralysée des deux jambes, lisait aussi le feuilleton. Souffrant d'insomnies, comme tous les vieillards, elle en remâchait longuement les péripéties : « durant ces longues nuits d'où le somme est banni », comme dit le poète. Et, parfois, n'y tenant plus, elle réveillait pour l'interroger sa petite fille Josiane, une jeunesse de vingt ans, qui couchait dans sa chambre :

- Josiane !
- Heu... heu... hein ?
- Josiane. Tu dors ?
- Non. Qui que tu veux ? Ça va pas ?
- Qui qu'est qu' tu crois qu'a tué l'concierge ?
- Hein ? Quel concierge ?

— Eh ben, le concierge du baron de Cloarieu ! Tu lis donc pas l'feuilleton, grande bourrique. Si tu savais comme c'est instructif !

— Tu m'embêtes ! Dors donc...

Je ne vous cite là que quelques faits. Mais sachez qu'il y eut des perturbations incessantes tout le long du « Château hanté ». Et puis ce feuilleton eut une fin, comme toutes les meilleures choses. Les lecteurs le regrettèrent. Ils en pleuraient presque. Le suivant leur parut insipide. Il s'appelait « Colomba », de Prosper Mérimée.

**L**e « Nouvelliste de Bordeaux et du Sud-Ouest » publiait alors en feuilleton « Le Château hanté ». C'était un bon feuilleton où le baron de Cloarieu et son fidèle intendant Lionel protégeaient l'honneur et la vertu de la fille unique du baron, la chaste et tendre Evelyne. Evelyne possédait d'ailleurs toutes les qualités qu'on est en droit d'exiger de la jeune héroïne d'un feuilleton. Lionel, toutes celles qu'on peut attendre du sympathique jeune homme, etc... Et, grâce à l'amour qui fait si bien les choses, ils s'adoraient en secret. Hélas ! Evelyne était convoitée aussi par un jeune seigneur amoral, sans scrupules, mais d'une volonté de fer. Il s'appelait d'ailleurs le marquis de Roquefer. Le marquis avait rencontré la jeune Evelyne à un bal donné par un autre châtelain du voisinage. Il en était tombé aussitôt éperduement amoureux. Mais le baron-père qui avait des renseignements précis sur Roquefer le jeta à la porte avec grande dignité lorsqu'il vint lui demander la main de sa fille. Alors Roquefer (marquis de) mit tout en œuvre pour arriver à ses fins. Le possédé de l'enfer !

Les trois personnages sympathiques (de Cloarieu, Lionel, Evelyne) étaient à l'abri dans leur château. Il s'agissait, pour les rendre vulnérables, de les en faire sortir. Tout était là. Le concierge fut tué. On fit croire à ses trois hôtes que le château était hanté (d'où le titre). Mais les trois personnages résistèrent et tout finit bien, comme il se doit.

Ce roman-feuilleton, si naturel et si touchant, exerça de grands ravages dans la région du Sud-Ouest. Je pus les constater dans mon village. Ils furent terribles. Et si vous pensez que « Le Nouvelliste de Bordeaux et du Sud-Ouest » tire par jour vingt-deux éditions (avec les régionales, bien entendu) vous pourrez mesurer l'étendue des dégâts.

Tous les matins, les habitants de mon village — ceux, du moins, qui étaient disponibles — se jetaient sur « Le Nouvelliste », tournaient fiévreusement les grandes pages pour arriver au bas de la troisième et là, plongeaient la tête dedans comme le cheval dans sa musette, et ne

bougeaient plus. C'est pourquoi je me suis permis de dire que c'était un bon feuilleton.

Les hommes, en général, étaient plus détachés de ces choses — pas tous ! comme vous le verrez tout à l'heure — mais les femmes ! Ah ! gast ! comme disent les Bretons. Elles guettaient au passage la petite Cornudé, Jeanne Cornudé, qui porte tous les matins « Le Nouvelliste » aux abonnés. Et, lorsqu'elle paraissait, elles se jetaient quasiment sur elle. Quelques-unes n'avaient même pas la patience de l'attendre et, dès l'arrivée du courrier, se précipitaient en savates et en cheveux au bureau de tabac dépositaire de journaux.

Lorsque toutes les ménagères étaient munies de leur provende matinale, elles posaient le balai contre la cuisinière ou, sur la table l'ouvrage qu'elles avaient en train et s'accoudaient, repoussant la vaisselle sale du petit déjeuner. On eût dit que la mort avait soudain frappé toutes les maîtresses de maison. Les gosses piaillaient. Les chats faméliques (car on ne leur donne jamais rien pour que, poussés par la faim, ils « ratent » mieux) sautaient sur la table ou dans la rue. Parfois, la fille aînée, si elle avait plus de quinze ans, attendait que sa mère ait fini son feuilleton pour le lire à son tour. Trépiignant d'impatience, elle la houspillait : « Dépêche-toi, maman ! Y a un quart d'heure que tu l'as ! »...

— Tu m'emmerdes...! répondait la mère.

Et, ce qui devait arriver arriva. Les maris, âmes inaccessibles à tout romantisme réagirent, et parfois violemment. Le grand Jean Valet, un bon ouvrier, dur au travail et à la peine, se mit à rosser sa femme tous les matins à l'heure du feuilleton. D'autres se contentaient de gueuler, toutes portes ouvertes, car ils voulaient partir pour les champs et le bisac n'était pas garni. Quelques-uns allaient jusqu'à flanquer le journal au feu. Mais vite s'établit entre les femmes une espèce de complicité et elles se prêtèrent les feuilles. Quelques-unes en profitèrent même, qui n'étaient pas abonnées.

Cependant, tous les hommes ne restaient pas insensibles à la beauté du feuilleton. Les plus positifs étaient pris,

Pour 995 Fr. moins 20%  
aux lecteurs de Regards

LA COOPÉRATIVE de T. S. F.  
Fondée en 1926

OFFRE SON SUPERBE  
DEMOCRATE V

FACILITES DE PAIEMENT - BONS DE LA SEMEUSE ACCEPTES  
CATALOGUE GRATUIT

C. O. T. S. F., 31, Rue Doudeauville — PARIS - 18°  
(METRO : CHATEAU-ROUGE ET TORCY)

# LA FEMME

*Elegance*



**R**ien n'est plus charmant que les petits cols frais et pimpants, posés sur une robe, quelquefois un peu défraîchie ou démodée et qui lui redonnent un air de jeunesse, de nouveauté. Parmi ceux que nous vous présentons aujourd'hui, les numéros I, II et IV sont simples et peuvent être exécutés facilement. Inspirez-vous de leurs formes élégantes et pratiques. Faites-les toujours blancs avec une garniture de couleur vive, celle qui s'harmonisera le mieux avec votre teint et avec vos yeux.

Le numéro III vous semblera peut-être un peu plus compliqué. Ne vous effrayez pas, cette complication n'est qu'apparente, ce col se fait simplement de biais superposés. Avant de tailler votre tissu, commencez par faire un patron en papier et assurez-vous qu'il s'adapte bien à la base de votre cou. Pour le choix des tissus, prenez, pour les cols souples, de l'albène ou du satin lavable. Faites les autres, en toile ou en piqué que vous pourrez amidonner.

## VOTRE TABLE

### RIZ AU FOUR

**L**AVEZ et égouttez 200 grammes de riz que vous ferez ensuite crever dans un demi-litre d'eau froide en laissant bouillir 5 minutes environ. Rincez-le à l'eau vive, puis égouttez-le à nouveau. Prenez un demi-litre de lait dans lequel vous verserez le riz et une petite tasse à thé de sucre en poudre, ajoutez 100 grammes de raisin secs préalablement trempés dans un peu de rhum.

Laissez cuire doucement, sans remuer, 20 à 25 minutes.

Après avoir retiré du feu, ajoutez encore un jaune d'œuf et la valeur d'une cuiller à potage de beurre frais, en remuant avec une spatule de bois.

Beurrez un plat à gratin, versez le riz et faites cuire à feu doux jusqu'à ce que la surface soit bien dorée.

Laissez refroidir et servez avec un pot de confitures (gelée de pommes, framboises, groseilles, etc...)

### COMMENT UTILISER LES POMMES dans la SALADE

La pomme est un élément excellent pour la salade. Sa saveur est relevée par l'huile et le vinaigre. Dans le Nord on l'emploie mélangée avec des haricots blancs, on peut encore la mélanger avec de la betterave, ou des endives. Les pommes ainsi utilisées sont un apport précieux, qui enrichira de sa saveur et de ses vitamines nos salades d'hiver.

## Les yeux de vos enfants

**N**EMPLOYEZ jamais d'eau pure pour les compresses ou les bains d'yeux. Faites infuser des fleurs de bluet, de camomille, voire même de thé et lavez avec ces infusions.

Les enfants se plaignent rarement de leurs yeux, même si leur vue est déficiente. Un œil jeune s'accommode facilement et fait des efforts qui provoquent une fatigue très dangereuse pour la suite.

Un enfant ayant de mauvais yeux se tient mal en travaillant, regarde de trop près, a les yeux congestionnés.

L'éclairage joue un rôle considérable. Que la lumière soit suffisante sans éblouir, que l'enfant ne travaille pas trop longtemps de suite. Surtout n'hésitez pas à avoir recours aux lunettes suivant l'avis du médecin.

Un simple rhume, une grippe, une coqueluche, congestionnent les yeux, les gonflent. Faites des compresses chaudes ou utilisez des collyres apaisants que votre docteur ou même votre pharmacien vous indiqueront utilement.



# COLLABORATION

**E**ST-IL déshonorant, pour un homme de secouer un tapis, de cirer un parquet ou de laver à grande eau le carrelage d'une cuisine ou d'une salle de bains ?

Un homme est-il fondé à se sentir diminuer parce qu'il a épluché les légumes du pot au feu, piqué un gigot à l'ail ou lavé la vaisselle ?



Peut-il légitimement avoir honte de prendre sa part aux travaux domestiques dans son ménage où tout, cependant doit être mis en commun.

Depuis que la majorité des femmes travaillent comme les hommes, il semble que ces questions ne soient même plus à poser et que tous les hommes, sans exception ont dû prendre très vite l'habitude d'assumer, en collaboration avec leur compagne, l'exécution des travaux du ménage.



Et bien, si extraordinaire que cela paraisse, il n'en est rien et les ménages dans lesquels l'homme met, comme on dit, « la main à la pâte » sont encore bien peu nombreux.

Il faut voir là une marque de la survivance des préjugés désuets d'une époque périmée.

Plus tard les ethnographes qui décriront

les mœurs et les coutumes de notre temps s'exprimeront sans doute ainsi.

« Après la guerre mondiale de 1914-18, les dures nécessités de l'existence matérielle obligèrent, pendant de longues années la plupart des femmes, même mariées, à travailler pendant huit heures par jour, dans des bureaux ou des ateliers.

Lorsque la journée de travail au dehors était terminée les femmes se chargeaient seules ordinairement, des travaux domestiques, des soins et de l'éducation à donner aux enfants, pendant que les hommes occupaient leurs loisirs à des jeux divers ou se laissaient aller à une douce oisiveté, qui leur paraissait toute naturelle ».



Espérons qu'ils pourront ajouter :

« Dès 1937, un nombre croissant de représentants du sexe masculin, plus intelligents et plus évolués que leurs contemporains, se révoltèrent contre les anciens usages qui leur paraissaient injustes et prirent l'initiative de s'associer à leurs femmes pour tout ce qui concernait, dans leurs intérieurs, l'accomplissement de toutes les tâches et particulièrement des plus pénibles ».



Souhaitons, chères lectrices, que cette prophétie se réalise mais, craignons que ce soit à vous qu'il appartienne de faire le nécessaire pour qu'il en soit bien ainsi.



Le douloureux exode d'un peuple. Fuyant les bombes fascistes, des femmes et des enfants d'Espagne ont fait halte au bord du chemin. Comme nos paysannes de France, la paysanne d'Espagne nourrit au sein son gros enfant qui va vers ses trois ou quatre ans.

## CULTURE PHYSIQUE

Quelques points essentiels dans la préparation du ski :

- 1) Souplesse et élasticité des articulations — muscles, nerfs. La raideur est le premier obstacle à vaincre.
- 2) Une position correcte des pieds et du bassin.
- 3) Une respiration large, profonde et calme, rythmée sur la marche.
- 4) Entraînement tout particulier des jambes et du bassin.

Pour l'entraînement respiratoire, courez autour de votre chambre, le corps légèrement penché en avant les bras fléchis aux coudes, le buste bien étendu. Respirez pendant deux pas de course. Expirez pendant trois pas de course.

Marchez le plus possible avec des chaussures totalement plates, en observant le même rythme respiratoire.

Pour les muscles des mollets, marchez pieds nus, sur les talons, puis sur la pointe des pieds, alternativement pendant trois minutes.

### QUELQUES EXERCICES

1) Saut en avant, genoux pliés. Dos légèrement arrondi; talons posés à plat sur le sol, pieds parallèles, épaules et nuque complètement décontractées.

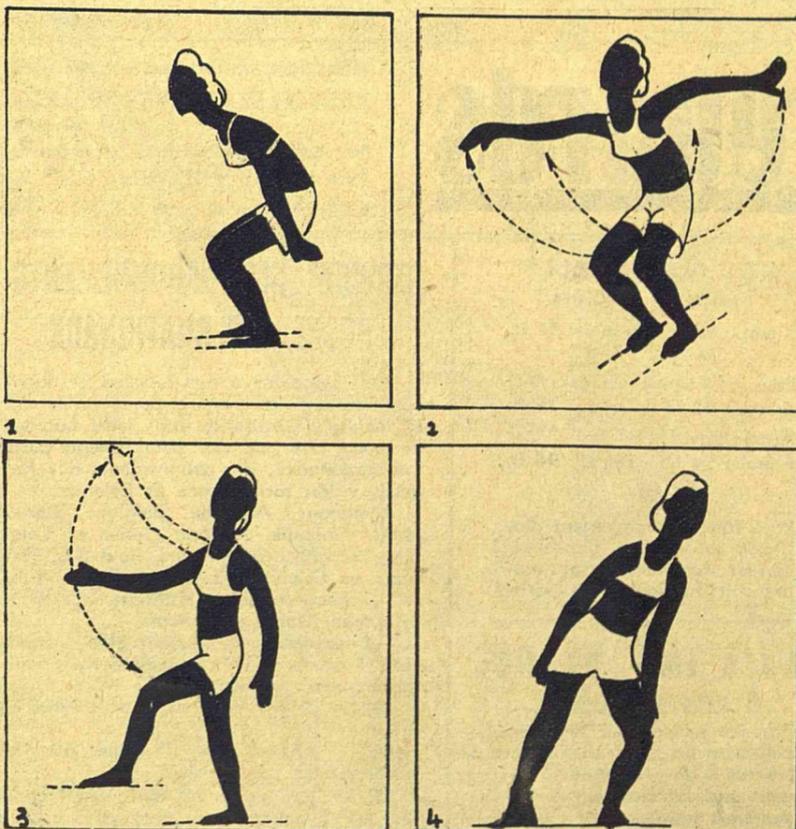
Faites de petits bonds en avant en ayant soin de conserver toute l'élasticité des genoux et des chevilles. Les genoux doivent rester toujours pliés.

2) Balancez les bras avec force en courbant le dos et fléchissant les genoux. Pieds parallèles, bras légèrement pliés et levés un peu plus haut que les épaules. Penchez le buste en avant. Inspirez. Lancez les bras en arrière avec force, penchez le corps en avant et fléchissez les genoux. Expirez. Les talons ne doivent pas quitter le sol.

3) Bras droit et jambe gauche en avant, pieds parallèles et à plat. Si possible un poids de 1 kilo dans chaque main, les genoux et les bras légèrement fléchis. Balancement des bras de haut en bas. Accentuez le balancement progressivement.

4) Transportez le poids du corps de gauche à droite. Ecartez les jambes, pieds parallèles. Tout le poids sur la jambe gauche, pliez le genou le plus possible le poussant en dehors en vous appuyant des deux mains. Allongez la jambe droite le plus possible également sans bouger la position du pied, talon collé au sol. Même exercice sur jambe droite.

Répétez chacun de ces mouvements au moins dix fois pour commencer, puis augmenter.



# regards-tourisme



Pour finir agréablement l'année et bien commencer la suivante

## LES SPORTS D'HIVER LA COTE D'AZUR

	VOYAGES de		
	10 jours	17 jours	Week-end
CHAMONIX-Mont Blanc.....	475 fr.	745 fr.	242 fr.
JOUGNE-LES HOPITAUX NEUFS (Jura).....	432 fr.	701 fr.	201 fr.
FONT-ROMEU (Pyrénées).....	509 fr.	840 fr.	312 fr.

PRIX COMPRENANT : Le voyage aller et retour, le séjour complet (logement, repas, boisson), la taxe de séjour, les pourboires et le service. Départs tous les vendredis. Week-ends, départs les vendredis et les samedis.

A CHAMONIX, cours de skis par professeurs diplômés. 12 leçons de deux heures et location des skis équipés : 100 francs.

### FÊTES de NOËL et du JOUR de l'AN

	VOYAGES SPÉCIAUX de		
	9 jours	11 jours	12 jours
à CHAMONIX.....	435 fr.	—	—
à FONT-ROMEU.....	—	557 fr.	—
à NICE.....	500 fr.	—	610 fr.

Mêmes services que ci-dessus. Nombre de places limité. Faites-vous inscrire de suite

A REGARDS-TOURISME, 89, rue d'Hauteville -:- PARIS (X<sup>e</sup>)

## NOS AMIS NOUS PARLENT !



Notre dévoué diffuseur Pastor Octave et sa fille diffusent chaque semaine une centaine d'exemplaires de REGARDS à Saint-Etienne-du-Rouvray, en Seine-Inférieure.

Voici leur photo prise pendant la vente à la criée :

Amis de REGARDS, faites comme eux, aidez-nous !

## Les jeunes couvées des Ailes Françaises

(Suite de la page 5.)

L'examen que font passer, au pavillon médical du Bourget, les collaborateurs du Dr Garsaux est un modèle du genre. Cette sévérité, d'ailleurs, a gagné les organismes qui s'occupent du recrutement à la base, et cela explique que tant de vocations soient contrariées.

Ceux qui atteignent le sommet sont les plus solides d'une légion d'hommes solides, sélectionnés, désormais, dans la foule des candidats.

Un pilote de ligne, maintenant, on ne le lâche, seul aux commandes, qu'après deux ans au moins d'entraînement.

Il y a bien la foule des volontaires. Et c'est là le plus beau résultat de l'aviation populaire, si jeune encore.

Le but? Donner à ceux qui en ont envie — et qui, physiquement, le peuvent — le moyen d'obtenir un brevet de pilote. Il en coûte, il n'y a pas si longtemps, dans le civil, une petite fortune, près de trente mille francs, sans bourse, pour avoir son brevet.

Et, même pour l'aviation militaire, on manquait de jeunes poussins.

Le champ d'essai s'est élargi. 150 sections d'aviation populaire existent désormais. Dans chaque section, une trentaine de membres, sélectionnés avec rigueur, qui apprennent, progressivement, l'art de voler.

Et dont on fait de bons pilotes.

Sans doute, on aimerait que le recrutement fut plus démocratique. Sur les 150 sections, 120 sont contrôlées par la Fédération aéronautique de M. Laurent-Eynac, et le recrutement, là, n'est pas aussi élargi que dans les 30 sections affiliées aux clubs populaires.

Mais, ici et là, des moniteurs éprouvés, d'anciens as de la guerre pour la plupart, guident les premiers pas de tout jeunes gens. On n'a plus la hâte d'un trop prompt lâcher de néophytes. On n'a plus le désir de totaliser un nombre impressionnant de brevétés, vaille que vaille.

4.500 futurs aviateurs, ainsi, attendent, au bord du terrain, leur tour d'aller faire une virée dans les nuages.

Ils seraient quatre ou cinq fois plus nombreux, s'il y avait des crédits suffisants pour acheter des appareils-école, payer des moniteurs, aménager les pistes.

Les crédits sont insuffisants.

Et, pourtant, que de milliards consacrés à l'aviation. Et quelles économies possibles, par une révision des marchés, et une meilleure méthode dans l'organisation de la construction !

Autour des sections, une autre création neuve : les Clubs d'aviation populaire.

Rien à voir avec les riches Aéro-Clubs où l'on se donne rendez-vous pour aller chasser la grouse en Ecosse ou passer le week-end au Touquet.

Dans l'aviation populaire, ce sont les « piqués de l'air ». Ceux qui veulent voler, et qui n'en ont pas les moyens. Alors, on s'efforce de leur donner le sens de l'air. Ils construisent des maquettes, font, de leurs mains d'ouvriers, de bureaucrates, des planeurs. Ils s'entraînent, éperdument, au vol à voile, car les courants prêtent pour rien leur force d'ascension. 170 Clubs groupent à peu près 13.000 adhérents.

13.000 de tous âges, d'anciens pilotes à côté de candidats au brevet.

Treize mille qui n'ont qu'une ambition : voler, voler souvent.

Et qui, précisément, volent trop rarement.

Pour le club d'aviation populaire, il faut un avion populaire, c'est-à-dire un appareil qui se contente de peu d'essence, de pas trop de réparations, et qui, à l'achat, ne soit pas cher.

Ça existe. Mais les clubs ne sont pas riches, les subventions distribuées au compte-gouttes.

Et puis, il faut bien le dire, depuis juin 1936 ce type d'avion a doublé de prix, tout simplement. Ce n'est pas, tout de même, la seule incidence des lois sociales qui a provoqué cette bascule des prix. Alors, quoi ?

Est-ce que l'aviation populaire serait indésirable ?

Aux yeux de certains, oui, naturellement. Dame, on n'a pas la main dessus, comme c'était le cas, par exemple — est-ce bien changé ? — pour ces Aéro-Clubs nord-africains dont les adhérents étaient passés en revue, au temps de sa splendeur, par le colonel de La Rocque.

Peut-être faudrait-il qu'au ministère même tombent certaines préventions. On n'a pas encore tout à fait oublié M. Laurent-Eynac, dans les bureaux...

Voilà.

Des équipages merveilleux. Des pilotes admirables.

Une possibilité infinie de recrutement.

Les hommes sont prêts.

Que valent les avions ?

Claude MARTIAL.

# regards

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ  
NOUVELLES ÉDITIONS REGARDS  
SOCIÉTÉ ANONYME R. C. S. 257-566 B  
89, RUE D'HAUTEVILLE, PARIS - X.  
Téléphone : PROVENCE 52-13  
Chèque postal : PARIS 1715-54

### ABONNEMENTS FRANCE & COLONIES

3 mois : 18 fr. - 6 mois : 32 fr.  
Un an : 58 fr.

Pays de l'Union postale :  
6 mois : 42 fr. - Un an : 78 fr.  
Autres pays :  
6 mois : 54 fr. - Un an : 96 fr.

Pour chaque changement d'adresse envoyer la bande du dernier numéro reçu et joindre 1 fr. 50 en timbres-poste.

### AVIS IMPORTANT à nos abonnés :

N'attendez pas d'avoir reçu le dernier numéro de votre abonnement à « Regards » pour le renouveler, vous risquez une interruption de service et des frais inutiles.

### SERVICE DES ABONNEMENTS-POSTE INTERNATIONAUX

Nous signalons à nos lecteurs et abonnés habitant les pays ci-après qu'ils ont la faculté de souscrire dans leurs bureaux de poste (service des abonnements-poste internationaux), des abonnements à « Regards », au tarif France et Colonies.

Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Finlande, Hongrie, Italie et Colonies, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal et Colonies, Roumanie, Suède, Suisse, Tchécoslovaquie, Estonie, Lettonie, Lituanie, Dantzig, Vatican.

Ces abonnements peuvent être souscrits pour 1 an, 6 et 3 mois, mais doivent obligatoirement commencer :

Le 1<sup>er</sup> janvier pour les abonnements de 1 an.

Le 1<sup>er</sup> janvier et le 1<sup>er</sup> juillet pour les abonnements de 6 mois.

Le 1<sup>er</sup> janvier, le 1<sup>er</sup> avril, le 1<sup>er</sup> juillet, le 1<sup>er</sup> octobre pour ceux de 3 mois.

## MOTS CROISÉS

### HORIZONTALEMENT

1. Il vient d'accomplir un magnifique raid Londres-Le Cap-Londres. — 2. Anagramme d'un mot servant à désigner chacune des poutres transversales qui soutiennent un pont de navire. — Coupée jusqu'à la peau. — 3. Elle exerce ses ravages pendant l'hiver. — Phonétiquement, département. — 4. 2 voyelles. — Les enfants de cette ville sont plus heureux que ceux de Shanghai, comme le montre une photo de « Regards ». — 5. Principe de tout nombre. — Enciente d'une épreuve sportive. — 6. « Regards » a donné un intéressant reportage sur sa rude vie et son pénible métier. — 7. Marque l'intention, le but. — 2 lettres de « Gers ». — Préfixe. — 8. Prénom. — Qualification de dignité donnée à certaines personnes. — 9. Article. — Pierre précieuse de couleur rouge. — 10. Abréviation courante. — 11 n'est pas en ce moment le reflet de l'opinion populaire.

### VERTICALEMENT

1. Ils ont fomenté un véritable complot contre les institutions républicaines. — 2. Homme hardi et sans souci. — Beaucoup trop d'entre eux errent en liberté dans les rues. — 3. Fleuve étranger. — Oiseau échassier. — 4. Un récent numéro de « Regards » nous a montré tout l'agrément de ce sport. — 5. Partie d'une charrie. — 2 lettres de « Face ». — 6. Conjonction. — Il y en eut de magnifiques en Russie Soviétique pour célébrer avec éclat le XX<sup>e</sup> anniversaire de l'U.R.S.S. — 7. Métal. — C'est dans les partis de droite qu'il faut rechercher celle des récents complots. — 8. Le Gouvernement chinois vient de quitter cette ville. — Pour préparer les cuirs. — 9. Application à faire une chose. — Ville de la Grèce. — 10. Celle du Bourget vient d'être inaugurée par le président de la République et M. Pierre Cot.

### SOLUTION DU PROBLÈME N° 82

P	O	R	T	A	R	T	H	U	R
H	O		U	A	A				
I	M	A	G	E	L	L	A	N	
L	I	E	R	R	E	E	R	Q	
I	R	I	E	M	E				
P	A	C	I	F	I	Q	U	E	
P	R	E	F	O	U	L	E	S	
I	C	A	R	E	I	M	A		
N	O	V	E	E	N	A	N		
E	O	S	I	E	G				
S	I	N	G	A	P	O	U	R	

### PROBLÈME N° 83

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
1										
2										
3										
4										
5										
6										
7										
8										
9										
10										

ises

re cré-

on popu-

éro-Clubs  
our aller  
passer le

sont les  
alent vo-

ns. Alors,  
sens de  
tes, font,  
reacra-

ont pas  
nées au

puis juin  
rix, tout  
e même,  
es qui a

re serait

naturelle-  
n dessus,  
e - est-  
éro-Clubs  
étaient  
sa splen-

ministère

tions. On  
M. Lau-

es pilotes

trument.

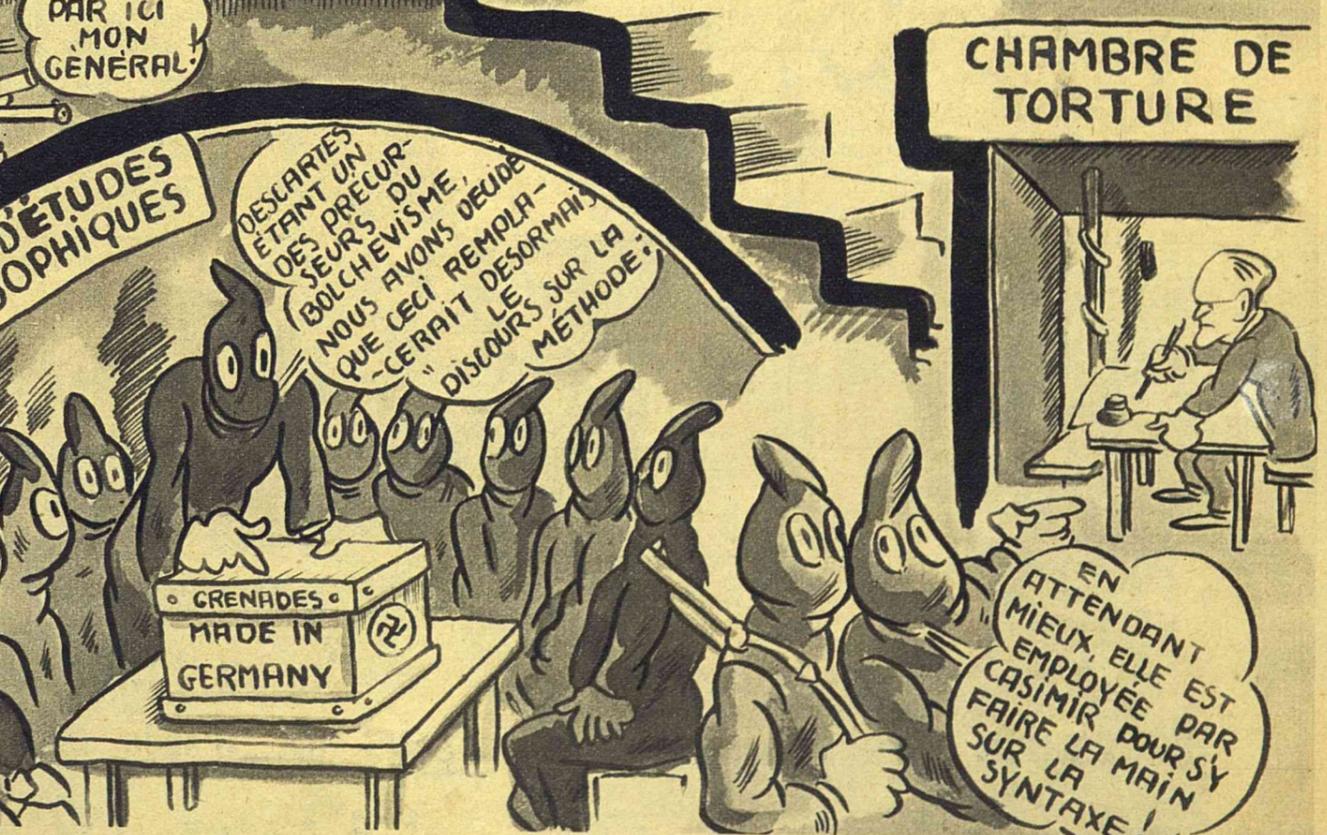
RTIAL.

N° 82

U	R
A	
A	N
R	Q
M	E
E	S
A	
A	N
G	
R	


# menées souterraines

PAR R. FUZIER



# regards

Fr. 50  
1. 75 BELGES  
0. 35 SUISSE  
24 pages

UN VIVANT REPORTAGE

d'Henriette NIZAN

Concierges

de **PARIS**



dans ce numéro

Quand l'AMÉRIQUE s'éveille...

Pilotes par Claude MARTIAL

et 4 pages **POUR VOS LOISIRS**